

DÉTECTIVE

Une étoile s'éteint...



Dans ce pauvre cercueil que l'on sort de l'hôpital Bichat, repose la belle Eva Larcher, comtesse d'Aste, poétesse et musicienne, qui, après une vie éclatante de prestige et d'aventures, s'est suicidée sur la tombe des siens, au cimetière de Saint-Ouen.

(Lire, pages 8 et 9, la dramatique enquête de notre collaborateur Etienne Hervier.)

AU SOMMAIRE { **Geôles d'outre-Rhin**, par A. Drach. - **Une bonne prise**, par J. Castellano. - **Avec les évadés du bagne**, par M. Larique. - **Le "Syndicat des Souteneurs"**, par J. Robert. - **L'éphèbe musicien**, par J. Morières. - **J'ai deux amours**, par Roy Pinker. - **Tueurs de rois**, par G. Altman.

Simple logique

DANS une récente interview, le docteur Legrain, médecin en chef honoraire des asiles d'aliénés de la Seine, traitant de cette question si préoccupante des fous criminels, déclarait à un de nos confrères :

« ...Lorsqu'il s'agit de l'internement de fous criminels, il faudrait que les tribunaux répressifs eux-mêmes, tribunal correctionnel ou Cour d'assises, aient le pouvoir de faire interner les accusés reconnus fous. On devrait les interner dans des asiles-prisons, comme il en existe dans certains pays étrangers — et notamment en Belgique. Ce seraient alors les mêmes organismes judiciaires qui statueraient sur la libération éventuelle d'un fou criminel après guérison... »

Cette déclaration de l'éminent psychiatre qui a joué dans le procès de Gorguloff le rôle d'expert officieux nous paraît être le point de départ d'un utile débat provoqué par une lacune de la loi française.

Il arrive assez souvent, et surtout en Cour d'assises, que la responsabilité d'un accusé soit l'objet d'une controverse insoluble. Sans rappeler le cas trop récent de l'assassin du Président Doumer, que d'exemples moins sensationnels, tout au cours de l'année judiciaire, mais aussi typiques, de ces « demi-fous » — expression détestée des aliénistes parce qu'elle n'est pas issue de leur jargon et qu'elle a le mérite d'être intelligible — dont on ne sait trop si leur place est dans une cellule ou dans un asile, et dont le traitement consisterait à la fois en mesures rigoureuses et en soins médicaux.

Il est insensé — nous l'avons déjà dit — de demander à des jurés de régler ces querelles épineuses, hors de leur compétence. Mais cette sottise est cependant la réalité juridique ; on soumet aux jurés ces querelles, on leur demande de prendre parti.

Les verdicts sont ainsi, en toute bonne foi et en toute conscience, rendus « au petit bonheur », leur principe même est faussé. Parce que les juges populaires, conscients eux-mêmes du faux pas qu'on leur impose, trébuchent à chaque coup, dans un sens ou dans un autre. Ils condamnent ce demi-dément ; ils acquittent celui-là. Deux sentences contraires, l'une et l'autre mauvaises.

L'avocat plaide la folie : argument très à la mode, dit-on. C'est vrai, mais c'est peut-être aussi parce que notre pauvre humanité est touchée par une crise de démence qui tend à s'accroître. Si l'argument porte sur les jurés, s'il détermine l'acquiescement, il faut alors, en toute logique, qu'on en tire toutes les conséquences. Tel accusé n'est pas un être absolument normal ; des tares héréditaires, des infirmités, des troubles physiologiques ont altéré le libre exercice de sa volonté ; soit ! Qu'on l'absolve, mais qu'on ne le remette pas sur le pavé, une demi-heure après le verdict. Il faut choisir : ou l'homme est dément, et alors qu'on le remette à l'asile ; ou coupable, et alors, en prison.

Mais il est stupide et dangereux de libérer un homme dont le crime a été absous au bénéfice de la folie. Et ce sont justement les jurés, la Cour d'assises, qui devraient, achevant ainsi de rendre un verdict parfaitement cohérent, prononcer, en même temps que l'acquiescement, l'envoi immédiat de l'accusé dans un établissement où il serait soigné.

Ce pouvoir nouveau, dont nous voudrions que fût armé le jury, constitue l'objet d'une réforme aussi sage que nécessaire à la sécurité publique.

II. — Liberté surveillée (1)

QUAND il a terminé la première partie de sa peine, la plus dure, celle qui a été pour lui la punition de ses méfaits, un condamné au « Premier Degré », en Allemagne, voit s'ouvrir la porte de sa cellule : on lui demande de faire un paquet de ses affaires ; son application, ses efforts, sa bonne conduite l'autorisent à appartenir à la catégorie des détenus du « Deuxième Degré ». Le châtimement est terminé, c'est l'œuvre de rééducation qui commence.

C'est un peu la sensation d'une liberté gagnée qui attend le nouveau détenu. La surveillance continue et



Chaque condamné préposé à la surveillance porte trois galons sur la manche gauche.

cessé. Le prisonnier a le droit de fermer le judas de sa porte et de s'isoler ainsi. La cellule est plus vaste, plus claire. Il peut décorer les murs d'images, de tableaux, de portraits, disposer sur les étagères des vases de fleurs. La bibliothèque est à sa disposition : il peut y choisir ce qu'il veut. Chaque matin, il a le droit de recevoir et de lire un journal quotidien.

Les repas lui sont servis dans de la vaisselle de porcelaine ; une nappe garnit la table. Nous sommes bien loin alors du bois rugueux de la table commune, crevassé de coups de couteau et d'inscriptions, et de la gamelle de fer battu.

Dans une salle de réunion où se groupent parfois les détenus, des instruments de musique sont mis à leur disposition. A la prison de Plötzensee, à Berlin, s'est formé un orchestre de balalaïkas. Deux fois par semaine, les musiciens ont le droit de se réunir, soit pour répéter, soit pour exécuter un concert.

Il y a également un coiffeur, choisi parmi les détenus, et ceux-ci ont le droit de porter les cheveux longs et de se faire raser comme ils veulent.

Cependant, la surveillance continue à être sévère, les heures de travail sont réglementées, et les seuls avantages sont en somme dans l'aménagement de la cellule et les heures de distractions et de repos.

Mais le « Troisième Degré » apportera au condamné plus de liberté et surtout plus d'initiative. Ici, les prisonniers administrent eux-mêmes leur communauté involontaire. Les surveillants ont disparu de leur vie. Ils élisent un préposé qui porte trois galons sur la manche gauche de son uniforme. C'est lui qui dirige l'existence quotidienne des autres. Appre-



La table des prisonniers du « Troisième Degré » est presque toujours ornée de fleurs.

s'être donné un chef, les prisonniers du « Troisième Degré » établissent eux-mêmes leur règlement qu'ils soumettent ensuite à l'appréciation du directeur de la prison.

Voici, par exemple, l'un des règlements élaborés par les détenus de la prison de Cottbus :

1° Les prisonniers doivent obéir aux ordres du préposé et de son remplaçant ;

2° Le préposé fera chaque jour son rapport à Monsieur le Directeur sur tous les événements passés dans sa section ;

3° Dès la sonnerie du réveil, les prisonniers doivent se lever et net-

Dans les cours vastes et bien aérées, tous peuvent se livrer à des exercices physiques variés.



toyer leur cellule. Le préposé aura la charge de veiller que partout règnent l'ordre et la propreté ;

4° Le service (nettoyage de la maison, etc...) sera effectué par tous les prisonniers — sauf le préposé chargé de la surveillance. Ceux-ci seront divisés en équipes qui se relayeront chaque semaine ;

5° Le préposé sera chargé de la distribution du linge ;

6° Le préposé désignera à tour de rôle les prisonniers chargés du maintien de l'appareil de T. S. F., appareil de grande valeur et qui demande des gens de métier.

Les cellules du « Troisième Degré » sont encore plus vastes et plus claires que celles du « Deuxième ». Les barreaux ont disparu aux fenêtres.



Le détenu a le loisir de lire chaque matin les livres et les magazines qui lui plaisent.

Des objets artistiques décorent les murs, la table, les étagères.

Les distractions sont plus nombreuses encore. La promenade en rang dans la cour est remplacée par des parties de jeux dans le parc, par des exercices sportifs et des amusements d'ordre intellectuel, tels que le jeu d'échec, jeu de dames, etc...

Les détenus ont la possibilité d'apprendre un métier ou de se perfectionner dans leur emploi. Il y a des tailleurs, des cordonniers, des jardiniers. Certains obtiennent des machines à écrire et s'occupent des travaux de secrétariat de la prison.

Des serres sont soigneusement surveillées, qui fournissent des fleurs destinées à l'embellissement des chambres, de la chapelle, des réfectoires et des salles de réunions.

Et, le soir, réunis autour des haut-parleurs, ceux qui, maintenant, sont rentrés dans le droit chemin reprennent peu à peu contact par le miracle de la T. S. F. avec le monde dans lequel ils vont bientôt rentrer.

Et lorsque les portes de la prison se referment derrière eux, lorsque, avec un encouragement paternel du directeur de l'établissement pénitentiaire, ils repartiront sur les routes de la vie, ils ne seront plus aigris, ni brisés par une discipline de fer, par une captivité déprimante, mais pleins d'une force nouvelle pour lutter contre les tentations de la vie.

Cette méthode pénitentiaire qui cherche à guérir plutôt qu'à châtier a déjà fait ses preuves. Le nombre des récidivistes a fortement diminué. Il est à souhaiter que, à notre époque si troublée, où les conditions d'existence ont changé, les vieilles pratiques soient abolies et qu'à une régénération nouvelle soient appliquées de nouvelles méthodes plus humaines et plus efficaces.

A. DRACH.

L'argent... des autres

Un jeune banquier-escroc, récemment sorti de prison, rencontrait un ami qui, par discrétion, évitait de le questionner sur son séjour à Santé. Mais l'autre, avec un toupet ahurissant, tirait quelque vanité d'une retraite de dix mois, pendant laquelle il avait été logé gratuitement par les soins de l'administration pénitentiaire.

— Mon cher, — disait ce jeune escroc — ma cellule était toute proche de celle de X... et de Y... (les noms de deux autres banquiers, dont les krachs furent assez retentissants). A la promenade, nous échangeâmes un salut de sympathie. C'est que, à nous trois, nous représentions tant d'argent... ?

— Oui, tant d'argent perdu pour les autres !

Constant

C'est une de nos plus curieuses figures du Palais qui vient de disparaître. Constant, le célèbre Constant qui fut, pendant trente ans, appartenant à la Cour d'assises de la Seine, est mort.

Avec sa trogne colorée, Constant participait vraiment aux grandes affaires criminelles : il semblait que son absence eût entaché les débats de nullité. C'était un homme précieux. Alors que ne régnait pas encore la consigne féroce qui veille désormais aux portes du prétoire, Constant était le guide qui parvenait toujours à « caser » les amateurs de spectacles judiciaires. Il connaissait le verdict avant qu'il ne fût rendu ; il avait les jurés dans sa main. Ses pronostics étaient infallibles.

Un boxeur gracié

Kid Mc Coy, le boxeur américain bien connu, qui fut condamné à vingt ans de prison pour avoir assassiné son amie, vient d'être remis en liberté après sept ans de détention. C'est grâce à son excellente conduite et à sa popularité qu'il a obtenu cette rapide libération.

Des centaines de ses camarades du ring assistèrent à son procès qui fut retentissant, et de hautes personnalités américaines signèrent une pétition en sa faveur.

Son attitude exemplaire lui valut l'honneur d'être nommé chef des pompiers de la prison. Aussitôt libéré, Kid Mc Coy fut engagé en qualité de professeur de culture physique des Usines Ford.

La panique à Hollywood

La cité de l'écran est en proie à la plus vive émotion depuis que sa vedette préférée, Marlène Dietrich, a reçu plusieurs lettres qui menacent de mort sa fille Marie, âgée de six ans, et exigent une somme de 20.000 dollars.

« Surtout, n'appellez pas la police à votre aide ! » disait le dernier billet.

La mère, terrifiée, a confié la garde de son enfant à un athlète bien connu, l'ancien soldat Wright, qui fut pendant la guerre garde du corps de Kitchener et du roi des Belges. De plus, la chambre où dort la petite Marie a été solidement grillagée.

Tom Mix, le célèbre cow-boy de l'écran, a également reçu des lettres de menace. Afin de protéger sa fillelette, il a fait appel à ses camarades du Far-West, trois solides gaillards qui manient avec dextérité le revolver et le lasso.

Anna Harding, qui fut, elle aussi, menacée, a fait entourer sa propriété de fil de fer barbelé. Quant à Harold Lloyd, qui fut un des premiers à être persécuté par les kidnappeurs, il a fait élever dans son immense parc une sorte de pavillon fortifié où il enferme ses enfants pour la nuit, tandis que des hommes armés et des chiens policiers montent la garde dans la propriété.

Publicité de « Détective »

Adresser tout ce qui concerne la publicité de « Détective » à : Néo-Publicité, 35, rue Madame, Paris (VI^e).

(1) Voir « DÉTECTIVE », n° 197

LIRE PROCHAINEMENT

Notre-Dame des Ténèbres

UN REPORTAGE SENSATIONNEL DE

PAUL BRINGUIER

sur le trafic et les ravages de la drogue

LA BONNE PRISE

En perquisitionnant chez Barbolozzi, on trouva, entre autre attirail, des masques à gaz de l'armée.

— Vous voyez bien ! s'écria-t-il. Qu'est-ce qu'on me veut ?
— Orazzi n'est pas ton nom.
— Puisque je vous dis que si !...
— Tu ne veux pas parler ? On va bien voir !
Deux policiers conduisirent le mystérieux personnage dans la salle supérieure où on lui fit subir l'examen anthropométrique.

M. Cals remarqua qu'il cherchait à cacher la main gauche. On la lui fit présenter. Le pouce était amputé de sa première phalange. Déshabillé, Orazzi laissa apparaître un corps fleuri de tatouages dont la plupart n'étaient pas précisément respectueux pour la police.

— Ce n'est pas Maucier, murmura le policier. Mais qui est-ce ?

L'homme avait perdu un peu de son assurance. Le chef de la Sûreté voulut en profiter.
— Allons tout de suite chez lui ! ordonna-t-il.

Le groupe gagna la rue Lancerie. L'homme fut prié d'ouvrir sa porte. Pâle, il assista à la perquisition. Elle fut rapidement productive. Un policier tirait d'une valise des passeports au nom d'Orazzi, un revolver de gros calibre, un pistolet automatique, trois boîtes pleines de cartouches. Un autre découvrait sans peine une fausse moustache, deux cagoules noires avec dentelles, deux masques protecteurs contre les gaz asphyxiants, modèles de l'armée et adaptés à un usage moins défensif.

— A quoi cela vous sert-il ? interrogea M. Cals.

— C'est pour m'amuser dans les bals masqués, répliqua avec un rire faux l'énigmatique Orazzi.

Revenu à la Sûreté, M. Cals compulsait tous les bulletins de police criminelle, pendant que le D^r Bérout, directeur du Laboratoire municipal de police technique, se livrait, de son côté, à des recherches.

Au bout d'une heure, M. Cals revint vers l'homme qui attendait dans son bureau.

— On t'a retrouvé, Barbolozzi, lança le policier à brûle-pourpoint.

L'homme eut un tressaillement et le désespoir passa dans ses yeux.

— C'est vrai ! murmura-t-il...

— Veux-tu parler, maintenant ?

— A quoi bon lutter !... Oui, je suis Barbolozzi, le forçat évadé. Je suis né à Bocognano, en Corse. J'ai fait mon service au 5^e Bat^d d'Al^f. En 1922, rendu à la vie civile je me trouvais à Oued-Zem, dans le Maroc. Et, une nuit, tout seul, avec une pioche, j'ai percé le mur du service du Trésor et Postes aux Armées et j'ai fait sauter la caisse : 4 millions. J'ai eu tort, ensuite, de « travailler » avec deux types. Comme je me méfiais, je mis 400 billets en cachette dans un silo à grains, à Fedalah. Et, en effet, les deux types m'ont vendu et ont livré leur part. Condamné à 20 ans de travaux forcés et vingt ans d'interdiction de séjour par le conseil de guerre de Casablanca, je suis arrivé avec un convoi, le 9 avril, à St-Laurent-du-Maroni, puis à Cayenne où j'ai passé quarante jours au camp de la Crique-Fouillée. Là, je suis tombé malade, atteint par les fièvres. Lorsque je fus guéri, on m'affecta aux routes de Kourou.

« Dans ce dernier camp, j'étais chargé d'assurer par chaland le passage des forçats entre le camp et les îles du Salut. J'ai amassé là, petit à petit, une certaine somme d'argent qui m'a permis d'acheter une pirogue.

« Grâce à cette pirogue, le 30 juillet je me suis évadé en compagnie d'un certain Brenner et de trois autres forçats dont je ne me rappelle plus les noms. Nous avions des vivres et de l'eau douce. A El Torre, nous nous sommes séparés et j'ai gagné seul Baraucla, puis, de là, Pedernale, en Venezuela, où j'ai séjourné jusqu'en janvier 1926. A cette époque, je me suis embarqué clandestinement à bord du vapeur italien *Bologna*. Je suis arrivé à Barcelone, le 26 février 1926, où j'ai vécu jusqu'au 21 juin 1927 sous le nom d'An-



Marseille (de notre correspondant particulier).

DANS ce bar de la place Victor-Gelu qui est bien le plus petit espace cosmopolite de Marseille, où toutes les races voisinent, habillées de bleu de chauffe, deux bonnes dizaines de consommateurs buvaient, au soleil, l'apéritif de midi.

Soudain, un cri retentit sur la porte, comme une explosion :

— Haut les mains ! Police !

Les verres tombèrent des mains, les mots se cassèrent en deux dans la bouche des consommateurs, les paumes se levèrent automatiquement.

L'inspecteur-chef Martini, escorté des inspecteurs Castellonèse, Coulomb et Rua, revolvers aux poings, s'avancèrent. La salle était frappée de stupeur. Tandis que deux policiers surveillaient la porte, l'inspecteur-chef Martini se dirigea sans hésiter vers l'extrémité du comptoir où cinq hommes étaient groupés. Tous les yeux cherchaient lequel des cinq avait provoqué cette intrusion de la police.

L'inspecteur Martini s'arrêta devant un homme de forte corpulence, portant de grosses lunettes, vêtu si élégamment qu'il détonnait dans cette salle.

— Suis nous !

Il l'entraîna vers le fond de la salle. Un policier le fouilla sommairement.

— Comment t'appelles-tu ?

— Dominique Orazzi, répondit l'homme avec une assurance déconcertante.

— Possible ! Viens avec nous.

Encadré par les inspecteurs, l'homme quitta le bar — vidé en un clin d'œil — et prit le chemin de l'Évêché, à travers ces rues que des événements de ce genre n'alertent plus...

■ ■ ■

— Est-ce lui ? demanda M. Cals, chef de la Sûreté, dès qu'il vit arriver le groupe qu'il attendait.

— Je ne crois pas ! On va bien voir, répondit l'inspecteur-chef.

Depuis quelques mois, et surtout depuis l'attentat de Saint-Barnabé, où trois inspecteurs tombèrent abattus par cinq bandits masqués, la police marseillaise ne dort plus. Elle pourchasse Maucier, le chef de bande, l'introuvable, le dernier des cinq bandits qui n'ait pas comparu devant le juge d'instruction. Les autres, Mancini, Joulia, Falcetti et Fusco, ce dernier ramené d'Espagne, se dévorent entre eux comme rats en cage.

Mais Maucier ?

Une lettre anonyme a prévenu M. Cals que Maucier se trouve à Marseille, qu'il fréquente certains bars de la place Victor-Gelu. Il faut vérifier ce renseignement. Deux policiers, en permanence, rôdent dans le quartier. Finalement, l'individu en question est aperçu au moment où il pénètre dans un bar. Un coup de téléphone...

— Haut les mains !...

■ ■ ■

— Faites-le entrer ici, ordonna M. Cals, et que personne ne nous dérange.

L'homme aux lunettes s'assit.

— Comment t'appelles-tu ?

— Je l'ai déjà dit : Dominique Orazzi, né à Bastelica, en Corse, le 21 juillet 1892. Je suis ébéniste à Ajaccio, 9, rue des Ecoles. Voici mes papiers.

L'homme présenta un livret militaire d'accord avec ces renseignements :



La place Victor-Gelu est bien le plus petit espace cosmopolite de Marseille où voisinent à peu près toutes les races.



Barbolozzi (ci-contre, à gauche) fut conduit à la Sûreté par ces ruelles étroites qui s'ouvrent comme des tunnels sur le Vieux Port.



gelini, grâce à un passeport que j'avais lavé. Au mois de juillet, je me trouvais au Maroc espagnol. Je voulais rentrer en France. Et, le 28 janvier 1929, je débarquai à Marseille, passager clandestin sur le

Tadla.
A partir de ce moment, le forçat évadé donne moins de détails. Il indique qu'il s'est procuré les papiers d'Orazzi par un subterfuge. Il aurait écrit à la mère d'Orazzi, en Corse, et, se faisant passer pour son fils, il lui aurait demandé l'extrait de naissance et le bulletin du casier judiciaire. Or, on est sans nouvelles du véritable Dominique Orazzi...

En tout cas, à l'abri de ce nom, le forçat retourne au Maroc. Il va chercher dans le silo à grains de Fedalah, les 400.000 francs qu'il y avait cachés. Avec cette somme, il est riche. Il mène à Marseille une vie de bourgeois bien renté et tranquille.

Si paisible que ça ? se demandent les policiers... Tandis que Barbolozzi se morfond en prison et évoque sans plaisir les rives terribles du Maroni.

Sur un étui à cigarettes, il a écrit ces vers :

Maintenant, tout sera fini
Sur les rives du Maroni...
Seul avec ma souffrance,
Je rêverai de France
Et des bons jours vieux...
Mais le tourment suprême
Est pour celle que j'aime
Et que je ne verrai plus...
Egalement pour ma mère
Pour mes frères et mon père
Et toute ma famille.
Adieu, mes chers aimés ;
Nul de vous ne pleurez
Car mon âme est tranquille...

Ces vers qui se moquent de la prosodie, comme l'auteur se moque de l'honnêteté, mais qui ont un amer accent de complainte.

Jean CASTELLANO.

AVEC LE

Un reportage de MAR

III. - LE TABLEAU DE CHASSE (1)

BERNARD ne se soucie que de la vérité, en gros. Nous ne sommes pas du tout dans le secteur de la montagne de Fer, mais à proximité de la montagne de Plomb ; le chef des évadés, lui-même, vient de redresser cette erreur géographique. Cent kilomètres de brousse, de savanes noyées, de placers épuisés séparent les deux montagnes et les deux camps d'évadés.

Bernard considère sans doute que ce n'est rien. En tout cas, il devait être de bonne foi quand, tout à l'heure, il a déclaré : « C'est là ; nous sommes arrivés. »

Le chef, le barbu — je ne connais encore de lui que cette barbe et cette qualité — n'a pas de raisons de nous épargner ; il ne nous cache pas que nous sommes encore assez loin du camp, installé sur un plateau à quelques kilomètres d'ici. Il est venu à notre rencontre mais il ne croit pas possible qu'on puisse atteindre le camp, à présent que la nuit nous enveloppe.

— Nous allons passer la nuit dans un carbet qui nous sert de poste de chasse et aussi de poste d'observation. Suivez-moi.

A peine avons-nous fait cent mètres parmi les lianes, que le feu rouge de la lanterne du chef et le jet lumineux de ma lampe électrique éclairaient un abatis, au centre duquel se dressait un petit carbet de fortune, sans porte et si bas qu'il fallait se courber pour y entrer. Il y avait là-dedans quelques bancs, une table grossièrement taillée à la hache ; aux troncs d'arbres qui constituaient les murs, pendaient des objets hétéroclites : musettes, outres dégonflées ; filets de pêche ou destinés à chasser le papillon, estagnons vides, outils de jardinier et des vêtements : livrées du bagne, à raies rouges et blanches ; livrées bleues des libérés ; vête-

(1) Voir « DÉTECTIVE » depuis le n° 195.

ments gris ou jaunâtres d'hommes libres.

— Voilà, pensai-je, un camp prospère si ce n'est là le magasin d'habillement.

Pendant que Dumont et moi nous préparions le repas, ce qui consistait à ouvrir des boîtes de conserves et à mettre le vin à rafraîchir dans l'eau d'une petite crique voisine, Bernard et le chef tendaient les hamacs entre les arbres. La nuit était belle : on pouvait coucher dehors à la condition de ne pas oublier la moustiquaire.

La moustiquaire ? Bernard et l'autre me regardent avec pitié. Il ne serait pas un peu fou, celui-là, avec sa moustiquaire ? Que voulez-vous, vieux forçats au cœur et à la peau endurcis, je n'ai jamais cassé de cailloux sur la route coloniale n° 1 ; je n'ai pas nettoyé les écuries de buffles à Kourou ; je n'ai jamais récolté le café, le cacao ou le poivre à Pariacabo ; j'ai laissé à vos frères malheureux le soin d'abattre, sur les chantiers de Gourdonville ou de Charvein, le palétuvier rouge avec lequel on tanne mieux qu'au chêne et avec lequel on chauffe les rares machines à vapeur de la Guyane ; le wacapou, qui ferait de si belles charpentes et de si bons pavés si la Guyane avait des rues et des maisons ; le cœur-dehors, invincible pour la confection des traverses de chemins de fer (que n'y a-t-il des chemins de fer, dans notre plus vieille colonie !) ; le gaïac, si dur que la hache émousse sur lui son acier ; le balata, dont la sève est une fortune ; l'ébène, si recherché ; l'amarante, le courbaril, le bois serpent, le palissandre et l'acajou, le préfontaine avec quoi sont faits les riches meubles de nos millionnaires ; le grignon et les cèdres, et le bois de rose dont l'huile, mieux que l'extract des roses, parfume délicieusement nos jolies femmes ; je n'ai jamais creusé la vase pestilentielle du canal Laussat ou les digues puantes de Kourou ; j'ai la peau tendre de l'Européen qui débarque et je vous prie de déployer la moustiquaire.

Nous avons fait un bon repas. Le vin était chaud ; les conserves de saucisses et de haricots avaient un goût prononcé de fer-blanc ; Dumont dormait sur son banc mais Bernard et Sigaut (je connais à présent le nom du chef des évadés) ne dorment pas. Ils évoquent de vieux souvenirs du bagne, comme on évoque ici les souvenirs de régiment, avec les mêmes mots, les mêmes rires, les mêmes indulgences pour les surveillants féroces que nous en avons pour les sergents imbéciles.

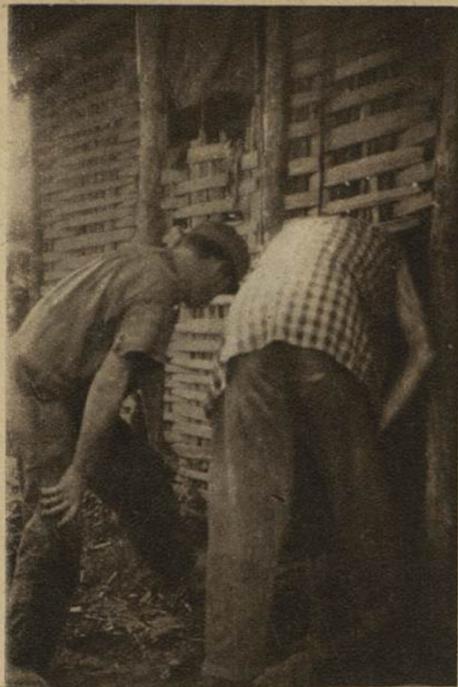
— Te souviens-tu de X... à Royale ? Il avait juré d'avoir ma peau. Un jour, je me reposais sous un manguier quand deux mangues tombent de l'arbre. Je me précipite ; lui aussi. Moi, j'étais excusable, j'avais faim, mais lui ! Crois-tu qu'il faut manquer de dignité. Plus rapide, je m'empare des fruits. Il sort son revolver : « Donnez-moi ça, ou je tire. » Il l'aurait fait, le salaud. Je ne voulais plus aller seul en corvée avec lui. Il aurait simulé une agression, pour me descendre à son aise. Je ne lui en veux même plus.

Sigaut n'est pourtant pas un petit saint. Au bagne, il a tué un homme et c'est de

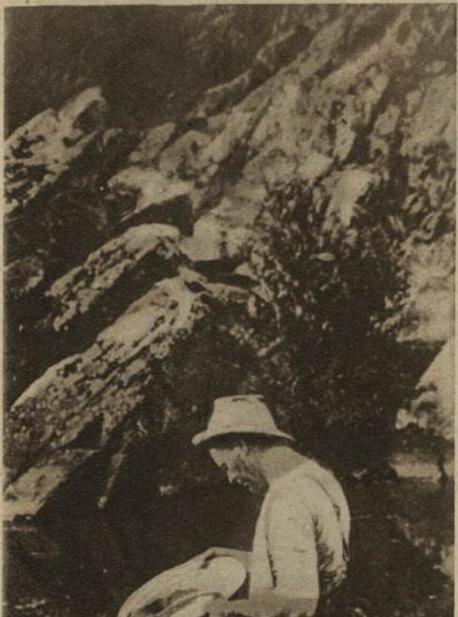
la prison de Saint-Laurent, où il était en prévention pour meurtre, qu'il s'est évadé. Condamné à mort par contumace en 1917, il tient la brousse depuis ce temps-là. C'est un baï. Il a eu le temps d'attraper les fièvres et une ankylostomiasis qui lui fait le teint jaune et les yeux vifs. Il tient quand même le coup. Les mauvais moments sont passés ; il a crevé de faim plusieurs fois ; il a failli mourir de la rage de la fièvre, mais il a su que de tomber souvent dans les brousses qui lui tendaient les papillonnistes, les alliés des chasseurs d'hommes ; il a survécu pendant quinze ans, les morsures des serpents-grages et les fureurs des fauves affamés ; il a évité, surtout, les sournois des autres évadés qu'il a vu mourir ; maintenant, la brousse l'a assommé ; maintenant, il arbitre les différends entre les évadés. Cet homme frêle, rongé par les maladies de la forêt, est doué d'une farouche énergie dont il n'abuse jamais. Et son cœur de forçat peut maintenant se tendre dans une grande pitié pour les autres. D'avoir vécu dix-sept ans en sauvage l'a ramené vers la nature ; il n'a pas d'inutile sensiblerie, mais il est doux. Il ne parle plus que de choses utiles. Il a abandonné la terminologie grandiloquente de presque tous les évadés et cette manie qu'ils ont de vouloir être des martyrs. S'il rappelle des bribes de son passé, c'est toujours qu'on l'y force et c'est toujours pour vous raconter une simple histoire de nourriture jouée un rôle de premier plan. Il ne dit pas : « Les forçats sont iniquement traités » ; il dit : « Les forçats sont mal nourris ; on ne peut travailler et rester honnêtes si l'on a le ventre vide ». L'anecdote des deux mangues ramassées le frappe davantage que la clusion à Saint-Joseph, où l'on contracte le scorbut, où l'on devient fou. Il dit à présent à Bernard des nouvelles de poulailler, qui est superbe. Il a cinq-vingt-trois poules ! Il parle du balata récolté ; du manioc récolté ; des buffles et de leur lait. Ce n'est plus un assassin ; c'est un fermier de la brousse, un fermier entendu et qui discute avec calme des améliorations à apporter à l'exploitation. C'est lui aussi qui pense à Dumont et moi : — Bernard, mon vieux, il faut dormir. Demain, à six heures, dernière éta-

■ ■ ■

Dormir ! Ce n'est pas facile lorsqu'on est trop harassé de fatigue et lorsqu'on est entouré de soi le fourmillement de mille bêtes sur lesquelles on ne sait pas grand-chose, si ce n'est que leurs attaques — morsures, piqûres, griffures — sont presque toujours mortelles. Dormir, ce n'est pas facile lorsqu'on devine que rôdent, tous près, des ennemis bien éveillé, malveillants, armés et pour qui l'ombre est propice. Tout près de moi, j'entends les ronlements de Dumont ; cela me rassure ; si, n'ayant pressé sur le bouton de la lampe électrique, je n'avais vu au-dessus de ma tête, sur la corde même de la moustiquaire, une énorme araignée



L'habitation des évadés dans la brousse n'est pas un palace mais une sorte de tanière où l'on n'entre qu'en se courbant.



La grande préoccupation des Guyanais et celle aussi des forçats évadés : y a-t-il des paillettes d'or dans cette cuvette d'eau ?



C'est pour une femme que ces deux évadés allaient peut-être s'entregorger si je n'étais pas survenu.

Les flamants roses ont leur prix ; leur capture, au bord d'une crique, constitue un beau tableau de chasse



ÉVADÉS DU BAGNE

MARIUS LARIQUE

crabe, grise, grasse et velue comme un rat. Elle veillait là, les yeux en l'air, et je n'osais faire un mouvement. Si je bouge, si je secoue mon hamac, elle va tomber de la corde, elle va se cramponner à mon hamac et me piquer à travers la moustiquaire. Or, sa piqure est mortelle, irrémédiablement...

Deux fois, en deux heures peut-être, j'ai allumé ma lampe électrique. La dernière fois, la répugnante bête n'était plus là. J'ai pu dormir un peu.

■ ■ ■

Les carbets du camp étaient vides, mais dans celui qui sert de cantine et de réfectoire, Sigaut nous a présenté quelques-uns de ses « hommes » : Vinzini ; Griez ; Alfred Drouot ; le Breton Le Youdec, qui sait saigner le balata ; Gulmann, qui veut m'emmener à la chasse ; Lenoir, Caranni, Saïd ben Sliman, ben Amar ben Ali, Mohamed ben Abdallah. Ceux-là vont très loin, parfois, pour laver la terre et chercher l'or. Ils sont tombés un jour sur une pépite de 3 kilogrammes. C'est ce qui les a perdus. Depuis, ils ne rêvent plus qu'à l'or. N'essayez pas de leur faire comprendre que, dans leur situation, ils feraient mieux d'élever des porcs et des poulets, et de cultiver le manioc et les pois de sept ans, que de laver la terre ; ils ne comprendraient pas. Lorsque l'insomnie fiévreuse tient leurs yeux ouverts, ils doivent revoir la pépite éciatante, le bloc jaune ; ils doivent sentir couler entre leurs doigts la poussière fine et brillante, mêlée de petits graviers scintillants. Faire un citron, faire un citron !... Ce n'est pas seulement une expression qu'ils ont empruntée aux nègres qui travaillent sur un petit chantier des grands bois et qui signifie récolter une quantité d'or qu'on enferme dans une toile quelconque et qu'on malaxe jusqu'à lui donner la forme et la grosseur d'un citron ; c'est une maladie qu'ils ont contractée ici, une maladie grave pour ce camp des évadés, mais bien plus grave pour toute la Guyane : c'est le délire de l'or.

Sigaut ne peut rien tirer de ces bicots-là. Ils préféreraient mourir que de cultiver une terre qui est pleine d'or. Il les laisse à leur manie, et comme ils sont courageux et qu'ils rapportent parfois, d'un coup, après des mois d'absence, des petits sachets lourds de paillettes jaunes, avec quoi l'on peut acheter des fusils et des munitions, des ustensiles de cuisine, de pêche et aussi des vêtements, il les laisse libres.

La discipline n'est d'ailleurs pas très grande sur le camp, on s'en aperçoit vite. Les évadés travaillent comme ils veulent, où ils veulent, mais le besoin de vivre les unit en une grande solidarité. Sigaut n'est là que pour rallier ces énergies éparpillées, et son autorité vient de sa forte intelligence et de son grand bon sens. Il ne peut d'ailleurs empêcher ni les querelles, ni les batailles. C'est ainsi que j'ai vu deux évadés sur le point de s'entredégorger pour une femme. Car il y a des femmes — des noires, bien entendu — et des enfants sur le camp. La brousse n'a pas donné à tous ceux qu'elle a pris la sérénité qu'elle a dispensée à Sigaut. Il sub-

siste encore, assez peu, m'affirma le chef après cette algarade, des sentiments de civilisés parmi ces hommes perdus pour toujours dans la forêt vierge, sans aucun espoir de revoir jamais un village avec des toitures rouges, un clocher d'église, un petit café où l'on boit des boissons fraîches. Et c'est ainsi que deux hommes se sont battus ce matin-là, sous mes yeux, à coups terribles de sabre d'abatis. L'un d'eux, le torse nu, mince et souple comme une liane, avait dominé presque tout de suite son rival, qu'il tenait à la gorge d'une main, cependant qu'il s'apprêtait, de l'autre, à lui plonger son sabre dans la poitrine. Nous accourûmes. Sigaut, par des paroles, Bernard avec sa poigne, eurent tôt fait de réduire la fureur des belligérants et de les ramener à la raison.

Sigaut montra de l'humeur que j'aie pu, dès mon arrivée, saisir ce drame. Il s'excusait et trois fois il me répéta : — Il y a plus de deux ans que je n'avais vu pareille chose. Je vais conseiller à Simon — c'était le nom du plus faible — d'aller faire de l'or avec les bicots. Quand il reviendra, dans quelques mois, ni l'un ni l'autre n'y penseront plus.

Les évadés ne sont pas les seuls chasseurs dans la brousse ; les noirs tirent de l'arc avec une grande adresse.



Les évadés se partagent la besogne ; pendant que certains chassent ou pêchent, d'autres vont abattre des bois précieux.



Cet évadé part à la recherche des serpents ou des fauves. Même au cœur de la brousse, il a su trouver une arme de civilisé.



C'est ici une sorte de cantine qui sert de réfectoire aux évadés du camp de la montagne de Fer. Il ne faut pas exiger trop de confort lorsqu'on tient à vivre libre.

L'après-midi n'est pas favorable à recueillir le latex du balata dans la forêt guyanaise. Je n'irai donc que demain. Aujourd'hui, je vais suivre Gulmann, le grand chasseur du camp, qui sait tendre les pièges comme un Indien et dont le coup de fusil est infailible. Il ne craint pas les fauves et même il les cherche ; c'est qu'une peau de congouar ou de jaguar ou même de puma a son prix... S'il passe auprès d'une crique et qu'il entende les effroyables clameurs des loutres qui s'y ébattent, il s'arrête, me fait signe de ne plus bouger et de l'attendre, car il se méfie du bruit que je fais avec ma lourde démarche d'homme puissant et maladroit, cassant des branches, écrasant des lianes et trébuchant à chaque pas. Rien de plus méfiant qu'une loutre. Ce qui n'empêche pas Gulmann d'en capturer comme il lui plaît, avec des pièges, avec des flèches et même — j'ai vu cette chose incroyable — au lasso. Car jamais Gulmann ne gaspillerai une cartouche pour une loutre. La cartouche, c'est pour le jaguar ou pour le grand serpent, dont la peau viendra en France, chauffer les petits pieds des Parisiennes, à moins qu'elle ne serve à renfermer leur boîte à poudre, le bâton de rouge et la dernière lettre de l'amant.

Gulmann n'est pas précisément content de lui cet après-midi. Il voulait m'épater, mais il n'a pas rencontré de gibier à sa mesure : pas un serpent de grande taille, pas un fauve. Il a bien quelques loutres, un flamant rose, mais ce n'est pas de la chasse ; c'est peut-être de la pêche ; on ne sait pas ce que c'est : mi-chair, mi-poisson ; ça se laisse prendre au bord de l'eau. Pour un chasseur en forêt vierge, c'est humiliant.

Et d'autant plus que Gulmann a ren-

contré, durant cet après-midi, un Indien formidablement musclé qui venait de tirer à l'arc un magnifique boa, long de dix mètres et plus gros qu'un chien. Il l'avait atteint juste derrière la tête et presque cloué au sol, tant sa flèche avait de force.

— Je sais le faire aussi, ce coup-là, m'a grogné Gulmann. Et puis pourquoi vient-il chasser sur notre coin, ce salopard ? C'est chez nous, ici...

Peut-être, mais, en attendant, le boa était à l'Indien, et je crois bien qu'il n'eût pas fallu lui en disputer la propriété. Avec un homme qui dirige ses flèches aussi sûrement, le mieux était d'homologuer purement et simplement le droit de prise et de ne pas en faire une question d'amour-propre.

La forêt est à tout le monde, Gulmann. Elle vous accueille bien, vous, en rupture de ban. Et elle n'est pas si mégère que ça, puisque le soir, devant la cantine, il y avait sur le sol quatre perdrix ; dix agoutis qui remplacent avantageusement les lapins ; des singes rouges, qui ne seront jamais la base de mon alimentation, car la chair en est gélatineuse et écœurante ; un petit caïman, harponné au bord d'une crique et qui, cuit à même la braise, n'en conservera pas moins son insupportable odeur de musc ; des serpents, fort mangeables à la condition que le serveur vous laisse ignorer qu'il s'agit de serpent ; enfin, nos prises : des loutres et des flamants roses. Un convenable tableau de chasse, en somme !...

(A suivre.)

Marius LARIQUE.

Lire la semaine prochaine :

L'INQUIÉTUDE AU CAMP

FATS DIVERS



Le commissaire à la Sûreté Générale Louis Charpentier put réussir à mettre la main sur le fameux collier.

Dépitée d'avoir été délaissée, Hélène Mayer n'avait pas hésité à dénoncer son ami Luigi Cominotto, "le rat des sleepings".

Anglaise. Eh bien ! oui, c'est Cominotto qui a fait le coup. Et bien d'autres aussi. Il est à Bruxelles et, si vous vous donnez la peine de le rechercher, vous le trouverez. Que vous dirais-je de plus ? Ce métier lui a permis de faire sa pelote. Il a un joli compte dans une banque parisienne et naturellement, maintenant, je suis trop purée pour monsieur. Il lui faut des maîtresses chics.

Elle tordait nerveusement son mouchoir et semblait prête à pleurer. Elle parla longuement, racontant les joies passées, les jours d'amour et de vie luxueuse dans les palaces des rives méditerranéennes, les courses à travers le monde, l'aventure à chaque minute, puis les trahisons de l'amant, ses retours suivis de nouveaux abandons et enfin sa vie misérable loin de celui qu'elle aimait toujours, qui lui avait fait connaître toutes les joies de l'existence et qui, maintenant, la laissait végéter dans une médiocrité dont elle essayait en vain de sortir par la prostitution.

— Mais, conclut-elle rageusement, il ne l'emportera pas en paradis.

Le commissaire Charpentier, aidé du commissaire de la police judiciaire à Bruxelles, M. Wiet, et de l'inspecteur Vander Perre, établit une surveillance.

Hélène Mayer était de nouveau retournée chez son ancien amant. Elle semblait avoir oublié ses révélations aux enquêteurs. Par elle, en la filant, on découvrit le repaire du rat des sleepings. Une descente fut immédiatement opérée. Dans la chambre d'Hélène Mayer, derrière un radiateur, on découvrit le collier de lady Howard de Walden. Dans celle de Cominotto, tout un attirail de cambrioleur.

Interrogés, ils firent plusieurs déclarations contradictoires et fantaisistes. L'examen de leurs passeports révéla qu'ils avaient été expulsés depuis 1925, et qu'ils circulaient en France clandestinement.

Le rat des sleepings attend maintenant le voyage de retour. Il ne le fera pas, celui-ci, dans une voiture de luxe, en compagnie de charmantes et riches Américaines, mais dans un wagon cellulaire, menottes aux mains, assis entre deux gendarmes.

M. B.



Le couple fréquentait souvent Monte-Carlo.

Le "rat" des sleepings

N avait conduit au commissariat de la gare cette voyageuse qui était descendue, affolée, de son sleeping, en criant à haute voix qu'on l'avait dépouillée.

— Je suis lady Howard de Walden, avait-elle déclaré. Entre Saint-Raphaël et Nice, un malfaiteur s'est introduit dans mon compartiment et m'a dérobé un collier de perles d'une valeur de 500.000 francs.

Le commissaire considéra la pile des dossiers qui encombraient les tables, les armoires, les fauteuils. Là, entre les feuillets des chemises multicolores, dormaient de nombreuses plaintes du même genre.

Il fallait agir au plus tôt contre ces rats de train dont l'audace ne connaissait plus de bornes. C'est pourquoi il fit télégraphier le soir même à la Sûreté Générale qui mit à la disposition des parquets de la Côte d'Azur le commissaire mobile Charpentier.

Le policier connaissait bien les méthodes et les différentes castes de ces écumeurs de trains, depuis le pickpocket qui profite du sommeil des voyageurs pour explorer le fond de leurs poches et y subtiliser tout ce qui peut être revendu, jusqu'aux élégants malfaiteurs, vêtus comme de riches touristes, et qui vont, la nuit, lorsque tout dort dans les sleepings, fouiller les valises et les sacs contenant des bijoux et des valeurs.

Le coup fait, le cambrioleur disparaît sans laisser de traces. Seulement, le lendemain, quelque gardien des voies découvre le long du rail des bagages éventrés, des sacs ouverts laissant s'échapper des flots de lingerie déchirée, souillée.

— Pouvez-vous me procurer les listes des voyageurs ayant retenu leurs places dans tous les trains de luxe où des vols furent commis ? demanda le commissaire aux chefs de gare des importantes stations de la Côte d'Azur.

Et, le doigt sur chacun des noms, il réfléchit longuement, cherchant à se souvenir.

— Cominotto... Cominotto... Cominotto...
Ce nom revenait sans cesse sur les rapports des chefs de gare. Dans chaque sleeping cambriolé, on retrouvait parmi les voyageurs cet Italien. La coïncidence était curieuse.

On apprit beaucoup d'autres choses concernant ce mystérieux personnage, notamment qu'il avait déjà eu maille à

partir avec la justice française pour vol. De là à conclure qu'il était l'auteur des cambriolages des trains de luxe, il n'y avait qu'un pas.

Et c'est pourquoi M. Charpentier se mit aussitôt à la recherche de Luigi Alphonse Cominotto.

— Charmé de vous voir, mademoiselle Mayer...

La jeune femme jeta un regard hautain vers son interlocuteur. Un hasard avait mis le commissaire Charpentier, qui, depuis plusieurs semaines, recherchait Cominotto à travers Bruxelles, face à face avec la maîtresse du malfaiteur.

— Que devient notre ami Cominotto ? poursuivit, suave, le policier.

La femme haussa nerveusement les épaules et répondit d'une voix maussade :

— Ça fait deux mois qu'il m'a quittée.

— Les hommes ont si peu de constance...

Brusquement, Hélène Mayer se retourna vers son interlocuteur :

— Je sais qui vous êtes, allez ! Vous recherchez Luigi, parce que vous le soupçonnez d'avoir volé en décembre dernier, dans le rapide Paris-Vintimille, une Américaine ou une

Promotion



BIEN connu dans tout l'Est Algérien, M. Duprey, commissaire de police de Bougie, vient d'être fait Chevalier de la Légion d'Honneur.

Ses admirables états de services militaires joints aux nombreuses enquêtes qu'il a menées avec succès lui ont valu cette récompense.

Nous savons qu'il conduit en ce moment une affaire des plus délicates dont nous aurons, sans nul doute, à entretenir nos lecteurs. Ce sera l'occasion d'une de nos prochaines et sensationnelles enquêtes.

Incredible 40 MORCEAUX
et 1 appareil portatif valise
Fr. 475

payables

Fr. 39. »
par mois

8 JOURS A L'ESSAI - 1^{er} versement 1 mois après la livraison

L'appareil portatif à aiguilles Réve-Idéal, d'une sonorité parfaite, dimens. : 40x31x16 cm., est d'une présentation irréprochable, recouvert simili-cuir brun. Le moteur est absolument silencieux. Il est garanti 5 ans. L'appareil seul : fr. 275. » ; payables fr. 23. » par mois. Nous fournissons également une série de 40 morceaux à aiguilles choisis parmi ceux qui nous sont le plus demandés : fr. 200. » ; payables fr. 16. » par mois (fr. 24. » 1^{er} vers.). Nous recommandons notre combinaison de 1 appareil et 20 disques au prix de fr. 475. » ; payables fr. 39. » par mois (fr. 46. » 1^{er} versement).

Nous fournissons tous les appareils et disques « Pathé » et « Idéal ».



Demandez notre catalogue N° 46.

8 JOURS A L'ESSAI

BULLETIN DE COMMANDE D. 13

Je prie la Maison GIRARD & BOITTE, S. A., 112, rue Réaumur, à Paris, de m'envoyer un phonographe portatif Réve-Idéal, à aiguilles, ainsi qu'une série de 20 disques (40 morceaux) (rayer ce qui ne convient pas), au prix de fr. _____, que je paierai fr. _____ par mois, pendant 12 mois, à votre compte de chèques postaux Paris 979.

Nom et prénoms _____ Domicile _____
Profession ou qualité _____ Gare _____
Département _____ Fait à _____ le _____ 193

(Signature) :

Girard & Boitte

112, rue Réaumur, PARIS (2^e)

DES MUSCLES EN 30 JOURS

NOUS LE GARANTISSONS

C'est avec juste raison qu'on nous appelle les « Constructeurs de muscles ». En trente jours nous pouvons transformer votre corps d'une manière que vous n'auriez jamais crue possible. Quelques minutes d'exercice chaque matin suffisent pour augmenter de 2 centimètres les muscles de vos bras et de 5 centimètres votre tour de poitrine. Votre cou se fortifiera, vos épaules s'élargiront. Avant même que vous vous en aperceviez, les gens se retourneront sur votre passage. Vos amis se demanderont ce qui vous est arrivé. Peu importe que vous ayez toujours été faible ou mince : nous ferons de vous un homme fort, et nous savons que nous pouvons le faire. Nous pouvons non seulement développer vos muscles, mais encore élargir votre poitrine et accroître la capacité de vos poumons. A chaque respiration, vous remplirez entièrement vos poumons d'oxygène et votre vitalité ne sera pas comparable avec ce qu'elle était auparavant.



ET EN CENT CINQUANTE JOURS. — Il faut compter cent cinquante jours pour mener à bien et parfaire ce travail, mais dès le trentième jour, les progrès sont énormes. Au bout de ce temps, nous vous demandons simplement de vous regarder dans un glace. Vous verrez alors un tout autre homme. Nous ne formons pas un homme à moitié. Vous verrez vos muscles se gonfler sur vos bras, vos jambes, votre poitrine et votre dos. Vous serez fier de vos larges épaules, de votre poitrine arrondie, du superbe développement obtenu de la tête aux pieds.

NOUS AGISSONS ÉGALEMENT SUR VOS ORGANES INTÉRIEURS. — Nous vous ferons heureux de vivre. Vous serez mieux et vous vous sentirez mieux que jamais vous ne l'avez été auparavant. Nous ne nous contentons pas seulement de donner à vos muscles une apparence qui attire l'attention : ce serait du travail à moitié fait. Pendant que nous développons extérieurement vos muscles nous travaillons aussi ceux qui commandent et contrôlent les organes intérieurs. Nous les reconstituons et nous les vivifions : nous les fortifions et nous les exerçons. Nous vous donnerons une joie merveilleuse : celle de vous sentir pleinement en vie. Une vie nouvelle se développera dans chacune des cellules, dans chacun des organes de votre corps, et ce résultat sera très vite atteint. Nous ne donnons pas seulement à vos muscles la fermeté dont la provenance vous émerveille, mais nous vous donnons encore l'énergie, la vigueur, la santé.

Rappelez-vous que nous ne nous contentons pas de promettre : nous garantissons ce que nous avançons. Faites-vous adresser par Dynam Institut le livre gratuit : « Comment former ses muscles ? ». Retournez-nous le coupon ci-joint dès aujourd'hui. Ce livre vous fera comprendre l'étonnante possibilité du développement musculaire que vous pouvez obtenir. Vous verrez que la faiblesse actuelle de votre corps est sans importance, puisque vous pouvez rapidement développer votre force musculaire avec certitude. Ce livre est à vous : il suffit de le demander. Il est gratuit, mais nous vous prions de bien vouloir joindre 1 fr. 50 pour l'expédition. Une demande de renseignements ne vous engage à rien. Postez le bon dès maintenant pour ne pas l'oublier.



BON GRATUIT A DÉCOUPER OU RECOPIER

Dynam Institut, Service B 109, rue La Condamine, 14, Paris 17^e.

Veuillez m'adresser gratuitement, et sans engagement de ma part, votre livre intitulé : « Comment former ses muscles », ainsi que les détails concernant votre garantie. Ci-inclus 1 fr. 50 en timbres-poste pour les frais d'expédition.

Nom _____ Adresse _____



Comme j'entrais "Chez Maurice" une odeur de tabac me suffoca.



Dans la chambre de "Suzy", aucun désordre, mais la prostituée avait été étranglée sur son lit.



Eugénie Hubert "travaillait" chaque soir rue des Dentelles.

Puis le couple avait disparu, absorbé par l'ombre du couloir. Dans la chambre de la prostituée, aucun désordre. Le corps dévêtu reposait, à demi recouvert par un drap. La bavarde avait clos ses lèvres pour jamais, emportant dans la nuit et le silence de la mort le poids trop lourd des secrets du milieu.

Henri-le-Marin s'était tu. L'atmosphère du bar était devenue lourde de vapeurs et de rejets d'alcool. Autour des tables, des ombres sournoises s'étaient penchées les unes vers les autres.

Quels tragiques débats s'engageaient entre ces hommes aux visages inquiétants, aux épaules courbées ? Quelles terribles sentences de mort venaient d'être décidées ?

Et, parmi le troupeau des femmes qui tournaient en rond sous l'œil des becs de gaz et des lanternes rouges, quelle victime creuserait, cette nuit, son lit, sous les derniers spasmes d'une agonie atroce ?

J. ROBERT.

LE SYNDICAT

Strasbourg (de notre correspondant particulier).

UNE nuit gluante d'humidité s'appesantissait sur les ruelles du quartier du Pont-Saint-Martin.

J'allais rapidement, sourd aux appels des filles, dressées dans la lumière des portes, évitant les groupes sinistres qui tenaient, au pied d'un mur lépreux, de mystérieux conciliabules.

Le pavé, luisant de pluie, multipliait la clarté des lanternes veillant à l'entrée des lupanars ou jetant dans l'obscurité leurs invites au plaisir. Un murmure sourd, fait de promesses, de supplications, d'injures, montait de chaque porte, de chaque angle obscur, sur lequel se brodait parfois l'éclat d'un rire, l'air saccadé d'un piano mécanique ou la chanson vulgaire d'un accordéon.

Je poussai la porte du bar Chez Maurice. Une odeur de tabac et d'alcool me saisit à la gorge. Les consommateurs tournèrent instinctivement vers moi leurs regards et les conversations cessèrent soudain. Je me trouvais parmi les membres du « Syndicat des Souteneurs », qui se réunissaient souvent là, dans ce bar discret, perdu parmi les hôtels louches, les masures, les entrepôts des recéleurs du Pont-Saint-Martin.

Un homme se leva et vint à ma rencontre. Je le reconnus : c'était Henri-le-Marin. Je ne puis penser à lui sans sourire. Je le revois, en effet, au Tribunal Correctionnel de Strasbourg, dans le box des accusés, serré entre deux gendarmes de taille respectable. Il arborait un magnifique costume de marin, ce qui pamenait d'ailleurs devant les tribunaux.

— Vous êtes inculpé de port illégal d'uniforme, avait dit le président. Quelles raisons donnez-vous pour justifier ce vêtement militaire ?

Très sérieusement, Henri avait répondu : — C'est pour plaire aux femmes. Le costume des cols bleus sied à mon genre de beauté.

Puis, poussant un soupir et prenant à témoin le tribunal tout entier : — Vous me comprenez, messieurs les juges : que ne ferait-on pas pour les femmes !

Ce soir, dans cette salle où je sentais l'hostilité sourde contre moi de toutes parts, ce fut Henri-le-Marin qui me tira d'affaire.

Simplement, il s'approcha de moi et, me reconnaissant :

— C'est un ami de Dédé, dit-il aux autres. Je le connais.

Et, cette nuit-là, j'appris comment et pourquoi Berthe Krieg était morte et quelles étaient les raisons qui avaient motivé l'exécution de Eugénie Hubert.

■ ■ ■

Berthe Krieg traînait sa vie morne de prostituée du trottoir de la Grand'Rue à la petite

chambre étroite et malpropre qu'elle occupait au quatrième étage de la Pension Schmitt et qu'elle avait décorée de gravures, découpées dans des journaux illustrés, de cartes postales et d'une branche de fleurs artificielles, cadeau d'un amoureux d'une heure.

Elle supportait mal la tyrannie de son amant François Demidél, qui, paresseux, jaloux et brutal, vivait à ses crochets, lui faisait des scènes continuelles et la frappait à coups répétés lorsqu'elle ne rapportait pas suffisamment d'argent.

Aussi, lorsque Henri-le-Marin lui proposa de la prendre avec lui, elle accepta volontiers. Une scène orageuse éclata Chez Maurice, entre les trois protagonistes de ce drame du milieu.

Henri-le-Marin vint retrouver Demidél : — François ! Je t'avertis qu'à partir de ce jour je me « colle » avec Berthe et que, dorénavant, elle travaillera pour moi.

— C'est vrai ? demanda Demidél en se tournant vers sa maîtresse.

Celle-ci, les lèvres serrées, le visage pâli par une crainte subite, baissa affirmativement la tête.

Demidél encaissa le coup sans broncher, se leva et sortit.

— Ce n'est pas régulier ce que tu fais là, intervint l'un des consommateurs. Entre nous, on ne doit pas se chiper une femme. Si tu avais besoin de fric ou si tu voulais une régulière, tu n'avais qu'à nous le dire. Cela ne te portera pas bonheur.

— Je ne crains personne, déclara hautement Henri-le-Marin. S'il veut une explication à la loyale, je suis prêt à la lui donner !

Le nouvel amant de Berthe Krieg s'installa avec elle dans la chambre de la « Pension Schmitt ». Tout semblait aller le mieux du monde. Demidél laissait le couple en paix.

Pourtant, il revint voir son ancienne amie. Celle-ci le fit monter chez elle. Quelques heures plus tard, il redescendait en courant. Dans la chambre, on découvrit, étendu sur le lit en désordre, le cadavre de la fille de joie.

L'amant éviné, dans une crise de jalousie, avait étranglé Berthe Krieg à l'aide de ses bas de soie.

Lorsqu'on enterra la victime de ce drame du milieu, tous les clients de Chez Maurice assistèrent à la cérémonie funèbre.

Le « Syndicat des Souteneurs » offrit une couronne de 450 francs faite de perles roses et bleues où des « Regrets éternels » s'inscrivaient en lettres d'argent.

Le Tribunal des Poisses.

— Demidél était une chiffe, m'avait déclaré Henri-le-Marin. Conçoit-on qu'un homme du milieu se laisse mener ainsi par sa jalousie ! C'est pourquoi l'association avait décidé de ne pas lui venir en aide. Lui-même l'avait bien compris et c'est pourquoi il n'avait pas osé revenir ici après son crime. Il erra quelques

jours, fuyant d'hôtel en hôtel, se cachant dans la forêt de Neulsaf et, finalement, vint se constituer prisonnier.

Le « Syndicat des Souteneurs » est puissant. Il décide s'il doit, oui ou non, accorder sa protection à ceux que la police recherche. Et, même, il s'arroge le droit, s'il le faut, de punir ceux qui ont manqué à leur parole, ou à rendre inoffensifs et muets ceux qui paraissent trop bien disposés à bavarder.

— Avez-vous connu Suzy ? me demanda Henri-le-Marin, en se penchant au-dessus de la table.

Je me souvins alors de cette prostituée de la petite rue des Dentelles qui, chaque soir, murmurait ses invitations au plaisir sous la lanterne du numéro « 6 ». De son vrai nom Eugénie Hubert, on l'avait surnommée Suzy dans les bars où elle fréquentait.

Violente, autoritaire, Suzy se révoltait souvent contre la loi du milieu. Aussi, ses camarades de travail et de vice cherchaient-elles par tous les moyens à évincer cette compagne insupportable.

Ayant beaucoup voyagé, ayant vécu dans les milieux de la pègre de Paris, de Lille, de Nancy, de Metz et de Strasbourg, elle était au courant de beaucoup de secrets.

Quelque temps avant son arrivée à Strasbourg, elle avait exercé son triste métier de fille de joie à Metz. A cette époque, un cheminot, Hermann, avait été assassiné.

On pensa que Suzy devait savoir quelque chose sur ce drame mystérieux. Aussi, lorsque la police eut découvert sa trace à Strasbourg, elle fut longuement interrogée.

Et Suzy parla. Le « Syndicat », qui l'avait plusieurs fois rappelée à l'ordre, estima qu'elle devenait un danger. Aussi décida-t-on de la supprimer.

Ce fut un soir pluvieux que la condamnation à mort fut prononcée. Dehors, sur le bitume humide, les filles faisaient les cent pas. Et, parmi elles, Suzy, la condamnée. Leurs ombres se découpèrent parfois sur la fenêtre du bar et leurs visages s'appuyaient un instant contre la vitre embuée.

Que faisaient donc les hommes ? Ils ne jouaient pas. Les cartes s'étaient sur le tapis. Les coudes sur la table, les visages rapprochés, les souteneurs discutaient à voix basse.

Et les filles, en frissonnant sans savoir pourquoi, reprenaient leur promenade monotone.

On trouva, le lendemain, Suzy étranglée dans son lit.

La police enquêta. On avait vu, la veille au soir, un inconnu aborder la prostituée, au coin de la ruelle. Sous la lanterne, une discussion s'était prolongée durant quelques minutes.

— Suzy est tombée sur un client radin, avait glissé Daisy à une de ses copines. Il discute les prix.



Henri aimait à se déguiser en matelot pour mieux « plaire aux dames ».



Berthe menait une vie morne. Le « Syndicat des Souteneurs » offrit une couronne. Demidél avait étranglé Berthe.

UNE ÉTOILE



M^e Rivière, son avocat, fut souvent le confesseur de son désespoir hautain.

Elle habita finalement dans un modeste hôtel du quartier des Invalides.



À sueur aux tempes, les yeux fixes, les lèvres sèches, elle marchait à travers les allées du cimetière de Saint-Ouen. Elle se sentait les jambes molles et s'efforçait d'accélérer son allure, afin d'arriver avant qu'il ne fût trop tard.

Sur son passage, les croix dressaient leurs bras de souffrance, et semblaient marquer chaque étape de son douloureux calvaire, chaque minute de son atroce agonie.

Elle venait d'absorber quarante-sept cachets de gardenal. Lentement la mort descendait en elle, comme un sommeil. Elle avait hâte de pouvoir reposer son corps sur la froide pierre sous laquelle dormaient tous les siens et de laisser l'oubli glisser sur elle comme un linceul de plomb.

Enfin, elle atteignit la chapelle qui abrite le caveau de sa famille, les Larcher-Salliord. Il était temps. La malheureuse trébucha sur la marche de pierre. De ses doigts tremblants, elle ouvrit la grille qui gémit lugubrement.

La liste de ses morts s'alignait sur la plaque de marbre. Affalée sur la dalle qui lui communiquait déjà le froid de l'au-delà, elle relut tous les noms chers de ses défunts.

D'une main molle, elle saisit le mince porte-mine d'argent contenu dans son sac de cuir et, rassemblant toutes ses forces, inscrivit sur la pierre son propre nom :

ICI, EVA LARCHER, 48 ANS.

Mais ses forces l'abandonnaient. Elle glissa sur la dalle funèbre. A travers le murmure confus qui noyait ses oreilles, elle entendit l'appel des siens. De très loin, du fond de leur tombe, du fond de la mort, ils l'appelaient à eux, lui promettaient l'oubli, le calme, le repos éternel, la réalisation de tous ses désirs, de tous ses rêves insatisfaits, la solution du bonheur définitif qu'elle avait vainement cherché.

Parmi les brèves lueurs qui crevaient ses prunelles, elle revit dans une succession rapide d'images heurtées, tantôt lumineuses, tantôt sombres, toute sa vie : Cannes baignée de mer bleue et de soleil, les ports du monde, les capitales des deux hémisphères, les visages aimés et détestés... Elle se souvint des heures chaudes d'amour, de joie et de bonheur, puis de cette lente, mais combien terrible déchéance, que seuls son orgueil et sa volonté lui avaient permis de dissimuler.

Enfin, se dédoublant, elle vit son corps étendu sur la tragique pierre tombale, son visage pâli par la mort, son nez pincé et la masse folle de ses cheveux d'or. A ses côtés gisaient des lettres et le coffret précieux qu'elle avait voulu conserver jusqu'à l'au-delà.

Et ce fut la suprême consolation d'Eva Larcher, comtesse d'Aste, de voir que sa mort romanesque rachetait les derniers jours de sa vie ratée.

La Madone des palaces.

C'est dans un de ces immenses et luxueux caravansérails de Luchon, rendez-vous de l'aristocratie cosmopolite, qu'Eva Larcher naquit en 1884.

Arrière-petite-fille du célèbre amiral Roberts, qui fut l'ami intime du prince consort, époux de la reine Victoria, elle appartenait par sa mère à la vieille noblesse anglaise.

Son père, médecin à bord d'un paquebot, voyageait entre la France et les Antilles. Enfin, las des monotones voyages en mer, des ennuyeuses fêtes données à bord, de la population élégante des grands touristes internationaux, il prit un jour sa retraite et vint s'installer à Cannes dans une maison située quai Saint-Pierre, en face du port.

Sa femme et ses deux enfants couraient le monde. Il leur fit savoir son retour et leur demanda de venir le retrouver sur la Côte d'Azur.

Mais Mme Larcher ne demeura pas longtemps près de son mari. D'essence aristocratique, aimant le commerce des artistes, se piquant d'être une femme de lettres, elle ne put s'accorder avec cet époux qui, du matin au soir, vêtu d'habits grossiers, chaussé de lourds sabots, courait les quartiers pauvres, visitait les petites gens et se ruinait peu à peu en œuvres philanthropiques dont l'idée généreuse dépassait l'utilité et surtout ses moyens financiers. Elle avait trop peu vécu auprès de cet époux pour s'habituer à ses manies, à ses idéaux, à ses manières de vivre.

D'autre part, laissée à elle-même, durant les longs voyages de son mari, retenu à bord des paquebots par son métier, elle avait pris goût à la liberté dorée qui lui était échue et ne pouvait consentir maintenant à contraindre son existence aux lois du foyer, à mener enfin une vie stable près d'un mari dont le caractère petit bourgeois la choquait comme une insulte à ses ancêtres glorieux.

Après quelques mois de vie commune, elle fit ses malles, prit avec elle ses deux enfants et s'en fut de nouveau courir le monde. La séparation des deux époux se fit sans heurt et sans déchirement. Chacun d'eux avait jusqu'ici vécu loin l'un de l'autre. Il n'y avait point eu entre eux de ces heures d'intimité, d'amour, de souffrance commune même, qui sont autant de liens solides.

Et c'est dans cette atmosphère de départs continuels, de vie trépidante, nerveuse, au rythme accéléré des sleepings, au balancement lent des paquebots, sous des cieux divers et parmi des peuples différents que la petite Eva et son frère grandirent, confiés aux seuls soins d'une gouvernante.

Eva se souvenait parfois de son enfance. Elle revoyait sa mère, évoluant parmi les milieux d'artistes de Montmartre, auréolant de sa beauté les ateliers misérables de la Butte, collaborant aux essais, aux tentatives, aux efforts de toute une génération de peintres, de poètes, de musiciens, qui voulaient faire crouler un vieux monde pour bâtir leur idéal.

Et la petite fille qui courait, en robe courte, les plages de la Côte d'Azur, qui ne craignait pas alors de s'embarquer seule à bord d'un canot et d'affronter les dangers de la mer, devint, peu à peu, une femme splendide, vivant portrait de la jeunesse de sa mère, ayant hérité d'elle cette sensibilité aiguë, ce sens du rythme et de la poésie, ce goût du luxe et de la liberté.

Lorsque sa mère mourut, Eva Larcher, maîtresse d'elle-même et de son destin, se jeta à corps perdu dans la vie, courant le monde avec cette soif de bonheur, d'amour, d'aventure qu'elle ne put jamais apaiser.

Sa beauté s'affirmait de plus en plus. Sa merveilleuse chevelure fauve où l'éclat du soleil se mêlait à celui du feu, ses yeux verts, largement fendus, la souplesse de son corps entraîné aux jeux du sport et de la danse, excitaient tous les désirs et toutes les dévotions.

Elle aimait d'ailleurs, lorsqu'elle pénétrait dans les halls richement décorés des palaces, être le point de mire de tous les regards, sentir monter autour d'elle les murmures d'adoration d'une petite cour admirative. Il lui fallait cette atmosphère de flatterie, d'extase amoureuse, pour vivre. Elle évoluait comme une reine au milieu de ses courtisans et prenait un plaisir étrange à jouer ce rôle.

Tout dans sa vie, dans ses paroles, dans ses gestes semblaient viser à l'effet. Il semblait qu'elle fût sans cesse en représentation. Elle était une actrice et le monde était son théâtre. Elle évoluait sur cette scène d'envergure, comme une vedette au milieu du peuple innombrable des figurants de toutes classes. Que ce fût à Paris, à Cannes, à Londres, à New-York, à Buenos-Ayres, ou dans une petite station de l'Afrique équatoriale, elle ne pouvait passer inaperçue. Aussitôt elle devenait le centre du monde, réglait sur ses désirs ou ses caprices la vie de tous ceux qui l'entouraient, déchaînait les cœurs sur son passage, cueillait des baisers comme des fleurs, satisfaisait des passions ou laissait languir des amoureux.

Ce goût de la parade et de la mise en scène, son frère l'avait aussi et sa mort tragique, en 1913, fut la plus parfaite de ses manifestations. Un soir, une discussion était survenue entre les deux époux. Mme Larcher voulait aller au théâtre en compagnie d'amis. Son mari refusait.

— Je te promets de rentrer à minuit... Malgré prières, menaces, promesses, M. Larcher tint bon dans son refus. Pourtant sa femme, tentée par la perspective d'une agréable soirée à passer, partit contre le gré de son mari.

— Je te réserve une petite surprise pour ton retour, lui cria M. Larcher, au moment où elle franchissait la porte.

Il avait calculé que sa femme rentrerait vers minuit. Quinze minutes avant que ne sonnât la dernière heure du jour, il ouvrit le robinet du gaz et s'étendit sur le lit. Il avait voulu organiser toute une mise en scène de suicide, comptant effrayer sa femme, mais ne songeant nullement à une issue fatale.

Mais Mme Larcher ne rentra qu'à quatre heures du matin. Son mari râlait. Il fallut le transporter aussitôt à l'hôpital Beaujon, où il mourut dans le courant de la nuit.

Durant la guerre, Eva vint retrouver son père à Cannes. Le vieillard s'occupait d'un hôpital où il avait recueilli de nombreux blessés qu'il soignait avec tout son dévouement, sans se soucier des difficultés financières.

Il ne fallait plus songer alors à courir le monde. L'Europe vivait des heures tragiques et l'écho des canons roulait d'un bout à l'autre du globe. La fille du chirurgien Larcher chercha, dans les palaces de Cannes et de Nice, à oublier l'époque troublée, la misère des siens, et l'angoisse du lendemain.

Vêtue d'un splendide costume de velours noir, bottée de cuir fauve, on la voyait partir chaque matin sur un cheval fringant. Sur la plage, son corps mince se découpait harmonieusement sur le remous des vagues.

Elle passait cependant quelques heures à l'hôpital de son père, visitant les blessés, flirtant avec les médecins. Mais, le soir venu, elle cou-

Avant d'en finir désespérément avec la vie, elle appela Richard d'Aste à son secours, mais la lettre ne parvint pas à son but.

La magnifique propriété qu'elle possédait à St-Clément abrita bien des idylles, bien des fêtes joyeuses et des nuits passionnées.

ÉTÉINT

rait vivement au casino, afin d'oublier parmi les musiques joyeuses les plaintes de souffrances et les râles des agonisants, et, parmi les parfums des fleurs mourant dans la nuit tiède, l'odeur fade de l'éther et des pansements.

Puis elle se jeta dans l'immense vague de plaisir qui submergea le monde, après les heures tragiques de la guerre. Partout sa beauté éclatait comme une fleur merveilleuse. Elle fut la reine de Paris, des cercles mondains comme des réunions d'artistes. Elle écrivait des vers charmants qu'elle récitait de sa voix d'or, composait d'adorables chansons, pleines de délicatesse et de sensibilité, que créèrent quelques grands chansonniers parisiens, tels que Martini, Dickson...

Fleur de Hasard, Dans le vent, Malgré vous, où vibrèrent toute cette âme sensible de poète, obtinrent de gros succès.

Fête partout, comblée par la nature, elle semblait être parvenue au sommet du bonheur. Son étoile brillait d'un pur éclat au zénith de la vie. Tout lui souriait. L'amour naissait sous chacun de ses pas ; elle connaissait maintenant cette domination orgueilleuse qui courbait tous les hommes sous ses regards et les forçait d'obéir à ses moindres désirs.

Et la propriété qu'elle possédait à Saint-Cloud et le petit pavillon chinois de Juvisy abritèrent bien des idylles, bien des fêtes joyeuses et des nuits passionnées.

Il n'y eut pas de galas à Paris ou sur la Côte d'Azur dont elle ne fût la reine.

Mais la « Belle Marquise » ou le « Parfum de la Dame en noir », comme on la nommait à Cannes, ne pouvait trouver le bonheur. Ayant goûté à tous les plaisirs de la vie, elle aspirait encore à ce je ne sais quoi qui satisfait entièrement l'âme humaine. Autour d'elle, rôdaient les légendes ; on la disait neurasthénique...

Crépuscule de gloire.

Ce fut aux funérailles du général Mangin qu'Eva Larcher connut le comte Richard d'Aste, descendant d'une ancienne famille italienne. Ce fut un mariage romanesque que celui des deux jeunes gens. Il eut lieu le 31 juillet 1925. Le vieux chirurgien Larcher n'apprit la nouvelle de cette union que lorsque tout fut fini.

Eva Larcher partit avec son mari pour la Martinique, où celui-ci avait trouvé une situation. Trois mois plus tard, elle rentra en France. Son père venait de mourir et on l'avait fait appeler à Cannes afin de régler la succession. Mais, déjà, la jeune épouse du comte d'Aste ne supportait plus la contrainte de la vie conjugale. Comme sa mère, elle ne pouvait se résoudre à sacrifier sa liberté pour vivre uniquement auprès d'un seul être qui ne la comprenait pas toujours.

Elle s'installa à Cannes dans l'appartement de son père. De ses fenêtres, elle découvrait tout le port, coquet dans sa symphonie de blanc et de bleu, havre minuscule où les voiliers des sportifs et les barquettes des pêcheurs dormaient à l'ombre des palmiers de la promenade.

De nouveau la belle vie libre, ardente, frénétique reprit au rythme des jazz-bands tonitruants.

Mais le vent du destin semblait avoir changé. Des embarras d'argent naquirent. Pour faire face à ses trop nombreuses dépenses, elle dut vendre sa maison. Le propriétaire d'un grand bar, M. Ossip Lew, qui occupait le rez-de-chaussée, acheta l'immeuble. Toutefois la Belle Marquise conservait l'appartement de son père.

Que se passa-t-il entre le nouveau propriétaire et Mme d'Aste ? On ne sait exactement. Mais il est certain que, peu de temps après la signature de l'acte de vente, il signifia son congé à sa locataire, prétextant qu'il voulait faire de l'immeuble un hôtel comprenant plusieurs centaines de chambres.

La comtesse d'Aste engagea un procès contre M. Ossip Lew. Quelle ne fut pas stupeur lorsque, devant le juge de paix, elle s'entendit condamner. De plus, un arrêté d'expulsion avait été prononcé contre elle, sous prétexte qu'elle était devenue étrangère par son mariage avec le comte d'Aste et de plus indésirable. Or son mari était bel et bien Français, avait combattu sur le front français et même s'était présenté, sans grand succès d'ailleurs, à la députation dans un arrondissement de Paris.

Ce fut un beau scandale dans les milieux des snobs et des aristocrates. Par l'entremise de M. Godin, Mme la comtesse d'Aste s'adressa à la Cour de cassation qui cassa le procès parce qu'il était inexact que la Belle Marquise fût étrangère et que, d'autre part, le juge de Paix de Cannes n'avait pas pouvoir pour prononcer une expulsion.

Cependant le jugement avait reçu une exécution.

Ce fut une scène atroce. Eva d'Aste était malade le jour où les huissiers vinrent chez elle. Elle avait fait mander un médecin et avait obtenu de lui un certificat assurant qu'elle n'était pas transportable.

Dédaignant tous sentiments de courtoisie et de simple humanité, l'huissier fit asseoir la malade sur un fauteuil et la fit descendre dans la rue.

Sans force, pleurant d'énerverment, souffrant dans son orgueil humilié, la comtesse d'Aste dut subir jusqu'au bout son injustice. Elle tenta de s'empoisonner avec le véronal qu'elle portait toujours sur elle. Ses amis l'en empêchèrent à temps.

Les meubles furent transportés, sur réquisition de ceux qui exécutaient l'unique jugement, dans une remise, et, quelques jours plus tard, on pouvait voir de superbes meubles Empire couverts de fumier, portant des traces de coups de sabots des chevaux. Quelques-uns furent même brisés par les voituriers.

Dès lors sa vie fut empoisonnée par la haine, la rancune et le désir de la vengeance. La vie brillante de l'ancienne mondaine passa au second plan. Elle obtint en partie satisfaction lorsque l'arrêt du juge de Paix de Cannes fut cassé. Mais M. Ossip Lew fit appel. A son tour, Mme d'Aste fit une demande reconventionnelle.

Elle avait réintégré son ancien domicile, avait obligé le propriétaire à reconstruire les cloisons qu'il avait fait abattre le lendemain de son expulsion.

Mais elle dut bientôt quitter Cannes. Sa fortune, peu à peu, s'était réduite. La vie fastueuse qu'elle avait menée dans les palaces internationaux avait commencé sa ruine, les procès qu'elle engagea contre son propriétaire l'acheva. Elle dut vendre ses propriétés de Juvisy et de Saint-Cloud qui avaient abrité les plus belles heures de sa vie.

Drapée dans son orgueil, elle ne voulut réclamer l'aide de personne :

— La petite-fille de lord Roberts ne s'abaissera jamais à demander un secours, disait-elle parfois à son avocat, M^r Rivière.

Elle ne descendait plus dans les palaces renommés. Il lui avait fallu demeurer dans des hôtels de second ordre. Puis, ses ressources diminuant, elle dut chercher refuge dans un hôtel modeste du quartier des Invalides.

Elle souffrait atrocement de cette lente déchéance. Beaucoup de ses amis d'autrefois qui l'entouraient alors d'une cour brillante et passionnée l'avaient abandonnée. Seuls quelques-uns, plus fidèles, lui conservaient leur amitié. Mais ils n'osaient pas trop lui proposer leurs services, connaissant sa fierté et son intransigeance.

Elle voulut lutter encore. Un soir, elle écrivit une lettre désespérée à celui dont elle portait le nom et avec qui elle était en instance de divorce. Lui seul pouvait peut-être la sauver. Au crépuscule de sa jeunesse, elle aspirait soudain à cette vie familiale qu'elle avait refusée, à la douceur de cette atmosphère du foyer, à la simplicité du bonheur conjugal.

Elle appelait Richard d'Aste à son secours, le suppliait de lui téléphoner, lui révélait, dans des termes d'une nudité atroce, toute sa désespérance.

Une erreur d'adresse fit que jamais le comte d'Aste ne reçut la lettre de sa femme. Ce fut un homonyme, M. Pourrière d'Ast, secrétaire de la Ligue des Aviateurs, qui, lisant cette lettre, pensa qu'il s'agissait d'une plaisanterie et déchira la feuille en menus morceaux.

Se croyant abandonnée, Eva d'Aste résolut de mourir. Mais elle voulut une dernière fois frapper l'imagination de ceux qui l'avaient admirée, imposer son souvenir à tous ceux qui semblaient l'avoir oubliée. Elle régla sa mort comme un scénario, comme un sonnet, comme une fête. Deux lettres furent écrites, l'une au commissaire de police, l'autre à son avocat. Elle se rendit au cimetière de Saint-Ouen où se trouvait le caveau des siens, s'empoisonna sur la tombe, tenant dans ses bras un coffret à parfum.

Celui-ci, souvenir de famille, était un cadeau de la reine Victoria à son arrière-grand-mère. Transmis de père en fils, il occupait, dans la vie des descendants des Roberts, une place d'honneur. Lors d'une tempête en vue de Terre-Neuve, la mère d'Eva Larcher l'avait tenu contre sa poitrine jusqu'au moment où l'orage se fut calmé.

Il était la seule richesse que la comtesse d'Aste conserva. Il lui rappelait son ancienne fortune, la noblesse de ses ancêtres, le souvenir des êtres qui lui furent chers. Le conserver fut sa seule avarice...

Aussi demandait-elle qu'on le mit avec elle dans son cercueil.

Celle qui avait connu la gloire, la richesse et l'amour fut déposée sur le marbre du dépôt de l'hôpital Bichat, clouée dans un modeste cercueil et veillée par de trop rares amis.

Celle qui avait été fêtée partout, dans les cercles mondains, celle que les orchestres des boîtes de nuit saluaient lorsque, suivie de ses adorateurs, elle pénétrait dans la salle, partit pour sa dernière demeure, seule, sans gloire, suivie seulement d'un petit groupe muet.

Etienne HERVIER.



En instance de divorce, le comte d'Aste partit voyager dans les mers du Nord.

La « Belle Marquise » fut déposée à l'amphithéâtre de l'hôpital Bichat.



Eva Larcher, comtesse d'Aste, atteignit en trébuchant la chapelle du cimetière de St-Ouen qui abritait le caveau de sa famille, les Larcher-Salljord

...ra-
...mis
...ent,
...à la
...du
...de
...qui
...une
...de
...des
...es.

Avant de mourir, elle revit ses heures de bonheur et d'éclat dans Cannes la joyeuse, baignée de vagues bleues et de soleil.

Elle composait d'adorables chansons pleines de délicatesse et de sensibilité, que créa Dickson.

PETITES CAUSES

L'éphèbe musicien



Le vicomte de M... cherchait un compagnon de plaisir aux abords de la place Pigalle.

Le vicomte de M... gentilhomme auvergnat, s'envenimait dans le castel où il habite presque toute l'année. Il vint faire un tour à Paris, et rechercha des distractions.

Le 27 juin, vers onze heures, boulevard Barbès, il aperçut un jeune soldat dont l'allure nonchalante apparut au vicomte comme l'indice d'un vague « trouble à l'âme » qui correspondait assez à ses propres sentiments. D'une chiquenaude, M. de M... envoya à terre le képi.

« Monsieur !... s'écria, d'un ton irrité, le militaire. — Imbécile, viens donc... »

Méthode originale pour entrer en relations avec un inconnu, singulière entrée en matière que ne prévoit certainement pas le manuel de civilité puérile et honnête dont le vicomte reçut, en son enfance, les enseignements.

Un peu étourdi, Ernest Albert accepta de suivre son compagnon « au café ». Ernest Albert traversait Paris, venant de La Rochelle, où il faisait son service, et se rendait en permission à Nancy chez ses parents. Quelques verres d'alcôol mirent fin à son indécision et la nuit se passa dans un hôtel du boulevard Rochechouart. Au réveil, M. de M... constata le départ de son jeune ami et la disparition de son portefeuille contenant tous ses papiers d'identité et quelques billets.

Philosophe, il pensa que ce petit désagrément avait été compensé par les satisfactions précédentes et il quitta Paris pour regagner son château et goûter le repos des champs.

Déjà, il avait oublié son aventure montmartroise, lorsqu'il reçut une lettre, dont les termes ne laissèrent pas de l'inquiéter et dont le style, autant que l'orthographe, violaient outrageusement les pré-

ceptes, cependant incertains, de l'Académie française :

« Monsieur le vicomte, « J'ai beaucoup de remort de ce qui c'est passé vendredi dernier. Je suis toujours été un brave garçon et il a fallu que vous me fessiez boire pour abuser de moi, comme vous l'avez fait. C'est dégoûtant de la part d'un noble. Je suis toujours été propre et maintenant je me dégoûte, en pensant à cette sale nuit. Monsieur le vicomte, je suis été réformé pour ma vue et maintenant, avec la crise du chômage, impossible de trouver du travail. »

« Je conte bien que vous ferez le nécessaire, vu qu'à mon grand regret je serai obligé de m'adresser à votre père et à toute votre famille pour leur dire ce qui c'est passé entre nous. Vous m'avez dit, l'autre soir, que vous étiez très riche, que vous aviez un grand domaine, près de Clermont-Ferrand.

« Je pense donc que sa ne vous jainera pas boccup de m'envoyer un peu d'argent, pour me permettre de me débrouiller et de me tirer d'affaire, car je suis dans la misère et il faut que je puisse manger. Je vous prie donc de m'envoyer par retour du courrier 5.000 francs au bureau de poste restante, 68, boulevard Rochechouart.

« Si d'ici quatre jours je n'ai rien reçu, je préviendrai monsieur votre père de votre acte et je lui demanderai pour éviter un scandale de me rendre le service que je vous demande. Mais je suis certain que vous voudrais bien m'envoyer l'argent, car je serai au regret d'avertir votre père. J'irai donc le 1^{er} juillet au bureau de poste. Salutation. »

« ERNEST ALBERT. »

Le vicomte de M... comprit alors le danger de certaines rencontres. Il fila aussitôt à Paris, prévint la police judiciaire et, le vendredi 1^{er} juillet, deux inspecteurs attendi-

rent devant le guichet de la poste restante au bureau du boulevard Rochechouart l'arrivée d'Ernest Albert. Ce n'était qu'un maître-chanteur en herbe, encore très inexpérimenté : le soldat se présenta au guichet, réclama son courrier ; les inspecteurs l'emmenèrent au quai des Orfèvres.

Voici Ernest Albert devant les juges de la 12^e Chambre correctionnelle. Il n'ergote pas, il a tout avoué à l'instruction, il renouvelle des aveux à l'audience. L'huissier appelle le vicomte de M... Pas de vicomte ; le gentilhomme auvergnat a préféré ne pas se montrer ; il eût été gêné, on le comprend.



M. R. René-Boisneuf exprima avec ardeur toute son indignation.

D'ailleurs, sa présence n'aurait été utile qu'au défenseur d'Albert, qui se serait servi de lui comme d'une cible.

M. de M... a écrit une lettre au procureur de la République ; le président Delegorgue en donne lecture : c'est un retrait de plainte.

« Je ne me souviens de rien — écrit le gentilhomme. J'étais ivre, lorsque j'ai fait la connaissance de ce jeune soldat. Je ne me rappelle plus la façon dont je l'ai rencontré, ni ce qui s'est passé. Je n'ai pas de raison de poursuivre plus loin, considérant que l'inculpé est plutôt un malheureux... »

Un malheureux ? Ce n'est pas le sentiment du tribunal. Le président n'est d'ailleurs pas beaucoup plus tendre pour le vicomte. Quant au défenseur, M. Rolland René-Boisneuf, il exprime, avec toute l'ardeur de son jeune talent, son indignation.

Dans cette triste histoire, mon client n'a été qu'un partenaire de second plan... La dérobade de M. de M... juge sa moralité ; la maladresse de son client témoigne de son inexpérience...

Le tribunal hésite : il délègue longuement et condamne à 8 mois de prison l'éphèbe-musicien.

La paire de chaussures



M. Dreyer-Duper supplia la Cour de prononcer un verdict de pitié.

NE tête de loustic d'âge mûr, avec de bons yeux, une « bonne figure », et cependant un incorrigible voleur :

René Roussel, peintre en bâtiments, n'a pas grand loisir pour exercer son métier, car, depuis quelques années, il passe son temps dans les prisons.

Six condamnations, pas très lourdes, mais dont le chiffre fatidique l'amène cette fois, la septième, au bord du gouffre : La peine de la relégation est la menace directe, toute proche. Va-t-il s'en tirer ? Devant le tribunal, il n'a pas obtenu grâce. Il a été relégué : il a interjeté appel.

M. Bertrand Dreyer - Duper défend André Roussel. Il espère, malgré tout, en la clémence de la Cour. Mais aujourd'hui, la Cour de Paris a adopté une jurisprudence où la pitié n'a point de place.

Tout de même pour une

paire de chaussures, enverra-t-on au bagné René Roussel ? Car le drame est là, dans cette misérable affaire « de cette sous », réduite à ces éléments simples, d'une brutalité angossante : le peintre récidiviste a volé rue Gallande, à un étalage, des souliers pour remplacer ses « godillots » dont l'état était par trop lamentable.

En première instance, les juges ont condamné Roussel à trois mois et à la relégation, peine accessoire, automatique.

Pour éviter à l'homme ce châtimeur terrible, il faudrait une simple amende. M. Dreyer-Duper, tout de même, n'a pas perdu espoir.

Il a un appui en M. Harrison, un homme de bien, délégué d'un de ces patronages qui ont pour but d'aider à relever les épaves. Ce patronage est présidé par M. Etienne Matter, le frère d'un des plus hauts magistrats de France, M. Paul Matter, procureur général près la Cour de cassation. Il faut tout essayer pour éviter à René Roussel d'être envoyé à la Guyane. M. Harrison a tenu à apporter son témoignage à la Cour. Il est à la barre :

« Nous pourrions l'employer à des travaux agricoles, dans notre ferme de Touraine... Roussel peut être sauvé ; nous en avons sauvé beaucoup comme lui... Eloignez-le de la grande ville, où il est tenté, où mille occasions de chute se présentent... Il faut être bien sûr de la déchéance d'un être humain pour le condamner à jamais... Aidez - nous, Mes-

sieurs, à sauver ce malheureux !... »

M. Dreyer-Duper renforce ce plaidoyer ; il trouve des accents qui émeuvent ; la Cour paraît un instant ébranlée. Et puis, le président Gatine fait un geste de lassitude : il a l'air de dire : « Nous n'y pouvons rien, c'est la loi... »

Et la Cour confirme le jugement. L'homme est relégué.

On éprouve un malaise : une paire de chaussures volées méritait-elle cette sanction ? On aurait pu tenter l'expérience du sauvetage. La justice est souvent cruelle.

Jean-MORIÈRES.



Pour une paire de chaussures volées Roussel va subir la relégation.

UN FONCTIONNAIRE SATISFAIT

Monsieur André, employé à l'administration des Douanes, se félicite d'avoir usé de la recette suivante que tout le monde peut préparer facilement chez soi et grâce à laquelle ses cheveux ont retrouvé leur couleur naturelle alors qu'ils étaient complètement blancs :

« Dans un flacon de 250 gr., versez 30 gr. d'eau de Cologne (3 cuillères à soupe), 7 gr. de glycérine (1 cuillère à café), le contenu d'une boîte de Lexol et remplissez avec de l'eau ».

Les produits servant à la confection de cette lotion, qui fonce les cheveux gris ou décolorés et les rend souples et brillants, peuvent être achetés dans toutes les pharmacies, rayons de parfumerie et salons de coiffure, à un prix minime. Appliquer le mélange sur les cheveux deux fois par semaine jusqu'à ce que la nuance désirée soit obtenue. Il ne colore pas le cuir chevelu, il n'est ni gras ni poisseux et reste indéfiniment. Ce moyen rajeunira de beaucoup toute personne ayant des cheveux gris.

CECI INTERESSE

TOUS LES JEUNES GENS ET JEUNES FILLES, TOUS LES PÈRES ET MÈRES DE FAMILLE.

L'ÉCOLE UNIVERSELLE, la plus importante du monde, vous adressera gratuitement, par retour du courrier, celles de ses brochures qui se rapportent aux études ou carrières qui vous intéressent.

L'enseignement par correspondance de l'École Universelle permet de faire à peu de frais toutes ces études chez soi, sans dérangement et avec le maximum de chances de succès.

Broch. 43.004 : Classes primaires complètes ; Certificat d'études ; Brevets, C.A.P., Professorats.

Broch. 43.011 : Classes secondaires complètes ; baccalauréats, licences (lettres, sciences, droit).

Broch. 43.013 : Carrières administratives.

Broch. 43.022 : Toutes les grandes écoles.

Broch. 43.029 : Emplois réservés.

Broch. 43.032 : Carrières d'ingénieur, sous-ingénieur, conducteur, dessinateur, contremaître dans les diverses spécialités : électricité, radiotélégraphie, mécanique, automobile, aviation, métallurgie, mines, travaux publics, architecture, topographie, chimie.

Broch. 43.040 : Carrières de l'Agriculture.

Broch. 43.045 : Carrières commerciales (administrateur, secrétaire, correspondant, sténo-dactylo, contentieux, représentant, publicité, ingénieur commercial, expert-comptable, comptable, teneur de livres) ; Carrières de la Banque, de la Bourse, des Assurances et de l'Industrie hôtelière.

Broch. 43.050 : Anglais, espagnol, italien, allemand, portugais, arabe, espéranto. — Tourisme.

Broch. 43.054 : Orthographe, rédaction, versification, calcul, écriture, calligraphie, dessin.

Broch. 43.064 : Marine marchande.

Broch. 43.066 : Solfège, chant, piano, violon, accordéon, flûte, saxophone, harmonie, transposition, fugue, contrepoint, composition, orchestration, professorats.

Broch. 43.074 : Arts du Dessin (cours universel de dessin, dessin d'illustration, composition décorative, figures de mode, anatomie artistique, peinture, pastel, fusain, gravure, décoration publicitaire, aquarelle, métiers d'art, professorats).

Broch. 43.080 : Métiers de la Couture, de la Coupe, de la Mode et de la Chimiserie (petite main, seconde main, première main, vendeuse-retoucheuse, couturière, modiste, modiste, représentante, lingère, coupe pour hommes, coupeuse, coupeur chemisier, professorats).

Broch. 43.087 : Journalisme ; secrétariat ; éloquence usuelle.

Broch. 43.091 : Cinéma : scénario, décors, costumes, photographie, prise de vues et prise de sons.

Broch. 43.095 : Carrières coloniales.

Envoyez aujourd'hui même à l'École Universelle, 59, bd Exelmans, Paris (16^e), votre nom, votre adresse et les numéros des brochures que vous désirez. Écrivez plus longuement si vous souhaitez des conseils spéciaux à votre cas. Ils vous seront fournis très complets, à titre gracieux et sans engagement de votre part.

J'AI MAIGRI

sans aucun danger en 6 jours de 3 kg sans rien avaler. En reconnaissance je donne gratuitement simple recette à faire soi-même en secret. Maigrir à volonté de la partie désirée, ou entièrement pour être mince, distinguée et mieux vous porter. Écrire à C.M. STELLA GOLDEN, 47, bd de Chapelle, Paris (10^e), 11 h. à 12 h. r. p. d. s.

ÊTES-VOUS NÉ

sous une Mauvaise Étoile ?

Une étude sur votre avenir vous est OFFERTE GRATUITEMENT

Le professeur OX offre de vous venir en aide et de vous révéler les plus intimes secrets de votre vie. Le prof. OX, qui est le plus sérieux des astrologues de notre siècle, vous guidera dans la vie, comme il le fait pour des personnalités connues dont vous pouvez envier la fortune et les amours. Un simple conseil du prof. OX vous aidera à vous faire aimer par l'être qui vous est cher. Ses révélations sur votre vie et celle des personnes qui vous entourent seront troublantes : la précision de ses calculs, depuis la date de votre naissance jusqu'à ce jour, lui permet



forez demain. Cette étude précise vous sera envoyée gratuitement par le professeur OX lui-même. Écrivez-lui vos noms, prénoms, date de naissance et adresse ; joignez si vous le voulez 2 francs pour les frais de rédaction. Professeur OX Service 257 H, 1, avenue Pilaudo, ASNIÈRES (Seine).

GRAND CONCOURS

2000 PHONOS ou T.S.F. DONNÉS GRATUITEMENT

à titre de propagande, à toutes personnes donnant la réponse du rébus et-dessous et se conformant à nos conditions.



Avec ces quatre dessins, trouvez le nom d'un grand homme d'état Italien universellement connu.

Réponse : Envoyez votre réponse en découpant cette annonce. Joindre une grande enveloppe timbrée portant votre adresse aux E^{ts} EMYPHONE (Serv. Concours 67) 17, rue Sedaine, Paris XI^e



LE PORT DU MAILLOT exige une BELLE POITRINE

Voici la saison des bains de mer ! Sur les plages, vous, Mesdames et Mesdemoiselles, vous prendrez vos ébats, moulées dans un de ces maillots qui ne cachent rien de votre corps qui est exposé à mille regards. Il est donc indispensable que vos formes soient impeccables. Certes, vous ne désirez pas posséder une poitrine opulente comme celle de nos grand'mères. Vous désirez avoir, au contraire, un beau buste aux contours harmonieux, attirant toujours l'admiration de tous, sans toutefois vouloir imiter par trop la ligne masculine.

Si vos seins sont insuffisamment développés. Si vos seins sont abîmés ou flétris... Voulez-vous les développer rapidement ? Voulez-vous les raffermir et les embellir ? Voulez-vous être admirée et aimée ?

Demandez de suite détails GRATUITS sur les MÉTHODES PARISIENNES universellement connues

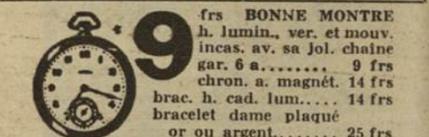
EXUBER BUST RAFFERMIR pour le raffermissement des seins

EXUBER BUST DEVELOPER pour le développement des seins

Les deux méthodes sont PUREMENT EXTERNES et ABSOLUMENT INOFFENSIVES. Rien à observer, aucun régime spécial ni exercices fatigants. Depuis 21 ans, pas d'insuccès. Recommandées par de nombreux médecins. Des artistes de théâtre et de cinéma universellement admirés doivent leurs succès aux Méthodes Parisiennes. Demandez aujourd'hui même la brochure GRATUITE en spécifiant si on désire le raffermissement ou le développement, et en indiquant bien lisiblement vos noms et adresse à :

Mme HÉLÈNE DUROY, Div. 148 L 11, rue de Miromesnil, PARIS (VIII^e)

SE MÉFIER DES IMITATIONS ces méthodes ont été déposées et SEULES soumises à l'analyse du Laboratoire National de contrôle des médicaments.



Envoi contre remboursements. Echange permis. Fabr. EU KOMLOR, Morteau, près Besançon.

Concours France sans diplôme : 21 Novembre 1922. Age : 23 à 30 plus serv^{ice} mil^{itaire}. Commissaire police ou Inspecteur police en Algérie sur les

CHEMINS de FER Traitements : 30.000 à 75.000 francs. Ecole Spéciale d'Administration, 28 Bd des Invalides, Paris-7^e.

INOUI! EXTRAORDINAIRE! Le plus beau cadeau que vous puissiez offrir à une dame pour 35 frs. Vous aurez un collier de perles SAMIKITO 89 perles, parfaite imitation de perle d'Orient avec fermoir dans un magnifique écrin. DÉPÔTE FRANCO CONTRE MANDAT POSTE PAIÉ À SAMIKITO 7, RUE DE CHATEAU D'AUJOURN'HUI DU COINTE DE BOLSINGHEM

LETTRE PROPOSITION EST FAITE AUX 500 PREMIERS ACHETEURS CEST UNE REALISATION

SAMIKITO



Arden et Mary vécurent tendrement dans une petite villa, sous les palmiers, à Miami, paradis des Américains oisifs, et terre promise de l'alcool, de la drogue et de l'amour.

J'AI DEUX AMOURS

New-York (de notre corresp. particulier).

Il vient de se dérouler à Miami un procès sensationnel mais qui porte en lui autre chose que l'habituel attrait du scandale mondain. Stendhal en aurait fait un beau livre. A la première audience, dans le box des accusés, s'est levé un grand jeune homme, vêtu de noir, aux yeux clairs, au visage durement sculpté par l'énergie et le chagrin. Un aviateur, un gagnant de records, un de ceux pour lesquels la camaraderie, l'amitié sont une religion, était accusé d'avoir tué son ami.

En 1927, à peu près à l'époque où Lindbergh fit de New-York à Paris son bond miraculeux, Mrs Keith-Miller, la femme divorcée d'un journaliste australien, se procura un avion pour tenter un raid d'Angleterre en Australie. Elle prit comme pilote le capitaine Lancaster. Ils partirent. A cette époque, il n'avait presque pas été fait de voyage sur ce parcours. Quand Lancaster et sa passagère atterrirent, après un voyage mouvementé, à Melbourne, on put raisonnablement crier à l'exploit. Mrs Keith-Miller avait, à cette époque, vingt-quatre ans et elle était jolie. Il arriva ce qu'il arrive naturellement quand deux jeunes gens vivent pendant des semaines la même vie étroitement liée de fatigues et de dangers. Un soir, à une escale en Perse, ils devinrent amants.

En Australie, dans l'ivresse du triomphe, ils résolurent d'attacher définitivement leurs vies l'une à l'autre. Mrs Keith-Miller n'était pas encore divorcée. Il fut convenu que, dès que sa situation serait régularisée, ils se marieraient.

Ils revinrent en Angleterre, puis en Amérique. Les années passèrent. La gloire de ce raid unique s'était éteinte. Bientôt, ils se trouvèrent presque sans ressources. Elle avait bien, enfin, ses papiers de divorce, mais, d'un commun accord, ils avaient décidé de ne pas se marier avant d'avoir rétabli leur situation matérielle. Ils restèrent ainsi amants pendant cinq ans. Il fallait pourtant trouver une solution.

Un jour, dans leur petit logement de New-York, un jeune homme sonna. C'était un ami intime de Lancaster qu'il n'avait pas vu depuis longtemps, Arden Clarke. Clarke avait commencé par être aviateur, puis il avait tourné au journalisme. Lancaster se réjouit de présenter son ami à sa maîtresse et, en quelques jours, ils furent tous les trois inséparables. C'est alors que Clarke eut l'idée de monnayer le vieux raid de 1927. Il suggéra qu'il pourrait écrire, en collaboration avec Mrs Keith-Miller, un livre, sorte de relation romancée du voyage, qui obtiendrait sûrement un grand succès. Mais, en attendant qu'il fût écrit, il fallait vivre. Il fut décidé que les deux collaborateurs iraient s'isoler à la campagne pour travailler, pendant que Lancaster chercherait un emploi, au moins provisoire, dans une compagnie d'aviation. Il se fit embaucher à la « Latin-American Airways » et loua, pour les deux autres, une villa à Miami.

Quand il leur fit ses adieux, il dit en souriant à son ami :

— Tu sais que Mary boit beaucoup, qu'elle boit trop. Si elle se laisse aller à son défaut, elle ne fera rien de bon. Mais, avec toi, je suis tranquille. Je te la confie et je sais que tu la surveilleras.

Miami, la ville-fleurs, reine de la Floride, paradis des Américains oisifs, la terre promise de l'alcool, de la drogue, de l'amour. Arden et Mary s'installèrent dans une petite villa, sous les palmiers. Les premiers jours, ils s'entretenaient gravement de leur livre puis, un soir où ils s'enuyaient, Clarke déboucha une bouteille de whisky. A partir de ce moment-là, Mrs Keith-Miller fut ivre en permanence, et Arden n'avait pas assez de volonté pour l'en empêcher. Bien entendu, un matin, ils se réveillèrent dans le même lit et dans les bras l'un de l'autre. Ce n'était pas un accident. Arden et Mary s'aimaient. Les semaines passèrent. Les deux amants partageaient leur temps entre l'amour et le whisky. Du livre, il n'en était plus question.

Cependant, Bill Lancaster, vêtu de cuir, le visage couvert d'huile, menait de New-York à Santiago-du-Chili la rude vie des pilotes de ligne. Il était heureux de travailler pour son ami et celle qu'il aimait ; il leur écrivait de longues lettres où il leur demandait des nouvelles du livre, ou bien il faisait des projets d'avenir. On imagine avec quelle gêne, à la fin douloureuse, on les recevait à Miami.

Mary et Arden étaient loyaux. D'ailleurs, ils étaient décidés à se marier. Et la psychologie sentimentale américaine autorisant de telles audaces, ils envoyèrent à Lancaster un télégramme pour l'informer de la nouvelle situation.

« Sommes décidés à nous marier ensemble. Stop. Y vois-tu inconvénient. Stop. Espérons que tu es d'accord. Stop. Affectionnement. ARDEN et MARY. »

Lancaster reçut le câble en arrivant à l'étape, content d'avoir triomphé d'une dure tempête. Quand il l'eut parcouru, pas un muscle de son visage ne bougea. Mais, au hangar, il frappa injustement son mécanicien pour une peccadille et, le soir, au bar, il but à lui tout seul une bouteille

de gin. Le lendemain soir, Arden et Mary recevaient à Miami sa réponse télégraphique :

« Attendez-moi avant de célébrer mariage. »

Une semaine après, il arrivait. L'entrevue fut ce qu'elle devait être entre Américains sportifs, orgueilleux et bien élevés.

— Hello boy ! dit Lancaster, je suis vraiment content pour vous.

— Merci Bill, dit l'autre, simplement.

Mrs Keith-Miller riait, inconsciente et heureuse.

Ils passèrent la journée à bavarder. Mais, peu à peu, l'impassibilité du début craquait. Il y avait trop de choses entre eux, d'intime et de faux. Avec un naturel parfait, Mary prodiguait à Clarke les mêmes tendresses qu'elle donnait autrefois à Lancaster. Celui-ci dissimulait avec peine sa douleur et Clarke son trouble. Quel-

Un soir, après un vol périlleux, Mary et Lancaster sont devenus amants.

ques jours avant l'arrivée de Lancaster, Mary avait fait un gros effort de volonté et avait cessé de boire. Elle et Arden bavardaient tranquillement des détails de leur mariage prochain. A la fin, Bill, qui ne cherchait plus qu'à reculer l'échéance où celle qu'il aimait appartenait définitivement à son ami, leur demanda de retarder d'un mois la date de la cérémonie. Après une longue discussion, ils y consentirent. Il était tard. Mary monta dans sa chambre, au premier étage. Lancaster et Clarke restèrent dans celle où ils devaient dormir, au rez-de-chaussée. En lui souhaitant bonne nuit, Arden avait murmuré à sa fiancée :

— Fermez votre porte à clé. Je ne veux pas que, pendant mon sommeil, Lancaster vienne vous parler.

La maison s'endormit. Lancaster resta face à face avec l'ami qui l'avait trahi.

Au milieu de la nuit, on frappa violemment à la porte de Mrs Keith-Miller. Réveillée, elle entendit la voix de Lancaster lui crier :

— Descendez vite ! Arden vient de se suicider.

Clarke était en effet étendu mort dans sa chambre, la poitrine trouée d'un coup de revolver. Près de lui se trouvait un mot tapé à la machine à écrire : « Je me suicide ».

Cette version du suicide, la police ne l'admit pas. D'ailleurs, Lancaster, longuement interrogé, finit par reconnaître que c'était lui qui avait écrit à la machine le billet signé du mort. On l'arrêta.

Au procès, il continua à se défendre énergiquement d'avoir tué son ami dans un accès de jalousie.

— J'étais endormi, dit-il ; j'ai été réveillé par le coup de revolver, alors que je ne pouvais plus rien empêcher. Ensuite, craignant d'être soupçonné, j'ai écrit le billet annonçant le suicide.

Mary Keith-Miller, qui pleure ses deux amours, vint à la barre. Il semble bien qu'elle ait aussi bien aimé l'un que l'autre, puisqu'elle essaya de sauver celui de ses deux amants qui survit.

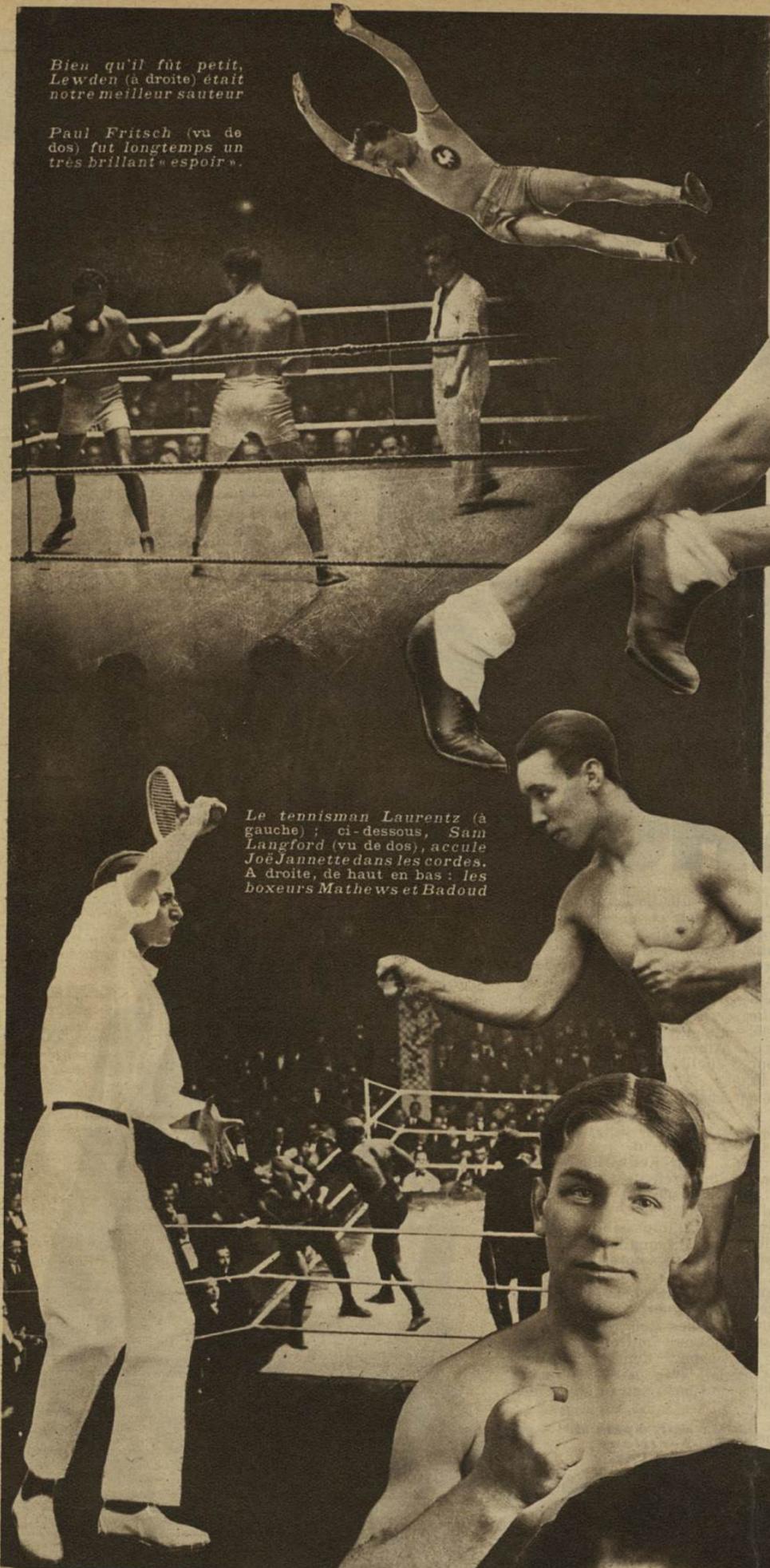
Elle pleura. Lancaster détourna les yeux. C'est une belle histoire d'amour.

Roy PINKER.



Bien qu'il fût petit, Lewden (à droite) était notre meilleur sauteur

Paul Fritsch (vu de dos) fut longtemps un très brillant « espoir ».



Le tennisman Laurentz (à gauche) ; ci-dessous, Sam Langford (vu de dos), accule Joë Jannette dans les cordes. A droite, de haut en bas : les boxeurs Mathews et Badoud

Le boxeur André Routsis, après s'être élevé jusqu'au championnat du monde, a failli perdre la vue et est devenu bistrôt.

Il n'est pas rare de voir qu'un athlète, trié parmi la plus fine élite des champions internationaux, spécialement affûté en vue d'une épreuve, se "claque" définitivement dans un effort désespéré, surhumain.

gloire physique qu'elle porte en elle-même sa propre mort, et que chaque effort que fait l'athlète vers le sommet, détruit en lui un peu plus de sa puissance.

La semaine dernière a été courue, à Los Angeles, parmi beaucoup d'autres, une des plus dures, une des plus belles épreuves athlétiques : la course des 800 mètres plats. L'Anglais Hampson en a été le vainqueur surprenant. Il y avait peu de pronostics en sa faveur. Les spécialistes américains étaient généralement considérés comme imbattables. En fait, deux d'entre eux avaient, 100 mètres avant l'arrivée, une avance que l'on pouvait croire définitive. C'est alors qu'Hampson, le maître d'école de Cambridge, aux jambes minces, aux yeux de myope, derrière les grosses lunettes, se jeta à leur poursuite, les atteignit. Une vingtaine de mètres encore séparaient du poteau les trois hommes groupés. Les deux Américains couraient comme on leur avait appris à courir, techniquement, réservant leurs forces jusqu'à la fin. Hampson, lui, était mort. L'asphyxie emplissait sa poitrine, le serrait à la gorge. Ses genoux tremblaient. Il ne voyait plus rien devant lui qu'un brouillard rouge. Pourtant, il courait toujours. Sur la pelouse, le long de la piste de cendrée, ses camarades l'entendaient râler de douleur. Ce fut le mort qui l'emporta sur les vivants. La poitrine haletante de Hampson coupa la première le fil de l'arrivée. Les autres athlètes anglais accourus pour le féliciter ne reçurent dans leurs bras qu'un corps inerte. On le transporta inanimé à l'infirmerie. Vigoureusement soigné, il reprit ses sens, apprit qu'il était à la fois champion olympique et recordman du monde, et s'évanouit de nouveau. Le lendemain, il était encore affaîssé et dans l'impossibilité de se lever.

Je ne sais pas si Hampson pourra jamais renouveler cet exploit, si, après une pareille épreuve, sa force sera restée entière. Peut-être que oui. Mais peut-être que non. D'ailleurs, cela n'a pas beaucoup d'importance. La race anglaise avait choisi, avait cultivé, avait aiguisé Hampson pour qu'il fût, ce jour-là, à cette minute-

là, l'homme le plus rapide du monde, à 800 mètres, et une minute de cette course dans l'exploit suffit à une vie d'homme. Avec cette méthode, qui en devine la foi, les Anglais, avec des moyens humains égaux, gagnent des courses qu'ils n'auraient promises à d'autres. Leur effort se dépense au moment essentiel, au moment où ils ont le plus besoin de leur force. Peu leur importe qu'ensuite ils soient brisés.

En 1924, aux Jeux Olympiques de Paris, un Anglais, Stallard, concourait dans la course de 1.500 mètres où le Finlandais Nurmi était imbattable. En effet, il prit rapidement la tête et s'en alla en vainqueur. Mais lui, Stallard vit s'augmenter la distance et se sépara de Nurmi. Il fit un effort désespéré, se rapprocha du Finlandais et, au moment même où il était sur ses talons, s'effondra sur la piste, vaincu par l'effort. On faillit ne pas sauver Stallard. Heureux que le coureur antique du monde, il en réchappa. Mais jamais plus ne put reparaitre dans une grande épreuve.

Voilà des cas où c'est la force elle-même qui se détruit, se suicide pour la gloire d'un moment, pour le choix d'une victoire. Moins grandioses, mais combien plus intéressants sont ceux où c'est le destin, le hasard, l'accident qui, cruellement, injustement, brise un champion, alors qu'il a le sentiment de ne pas avoir encore donné sa mesure.

Je connais une histoire qui n'empêche pas son intérêt à la personnalité fameuse de son acteur, mais bien au fait qu'elle est un cas type. Il y a quelques années, un joueur de l'équipe de rugby d'une petite ville du Sud-Ouest un avant s'était signalé de façon si éclatante qu'il fut choisi pour entrer dans l'équipe nationale. Ce garçon, assez fruste, habitant un paysan, se sentit baigné d'une lumière qui lui parut surnaturelle. Dans ses rêves, plus fous, il n'aurait pas osé imaginer qu'il serait admis à l'honneur de porter le maillot bleu de France, aller disputer à l'étranger des tournois internationaux, voir son nom dans tous les journaux, être applaudi dans un stade par des dizaines de milliers de spectateurs, être international une fois, jouer un seul match et puis revenir dans son pays pour vivre tout le reste de sa vie obscur du souvenir de cet après-midi éclatant.

Il devait partir un vendredi pour rejoindre l'équipe de France et jouer le dimanche.

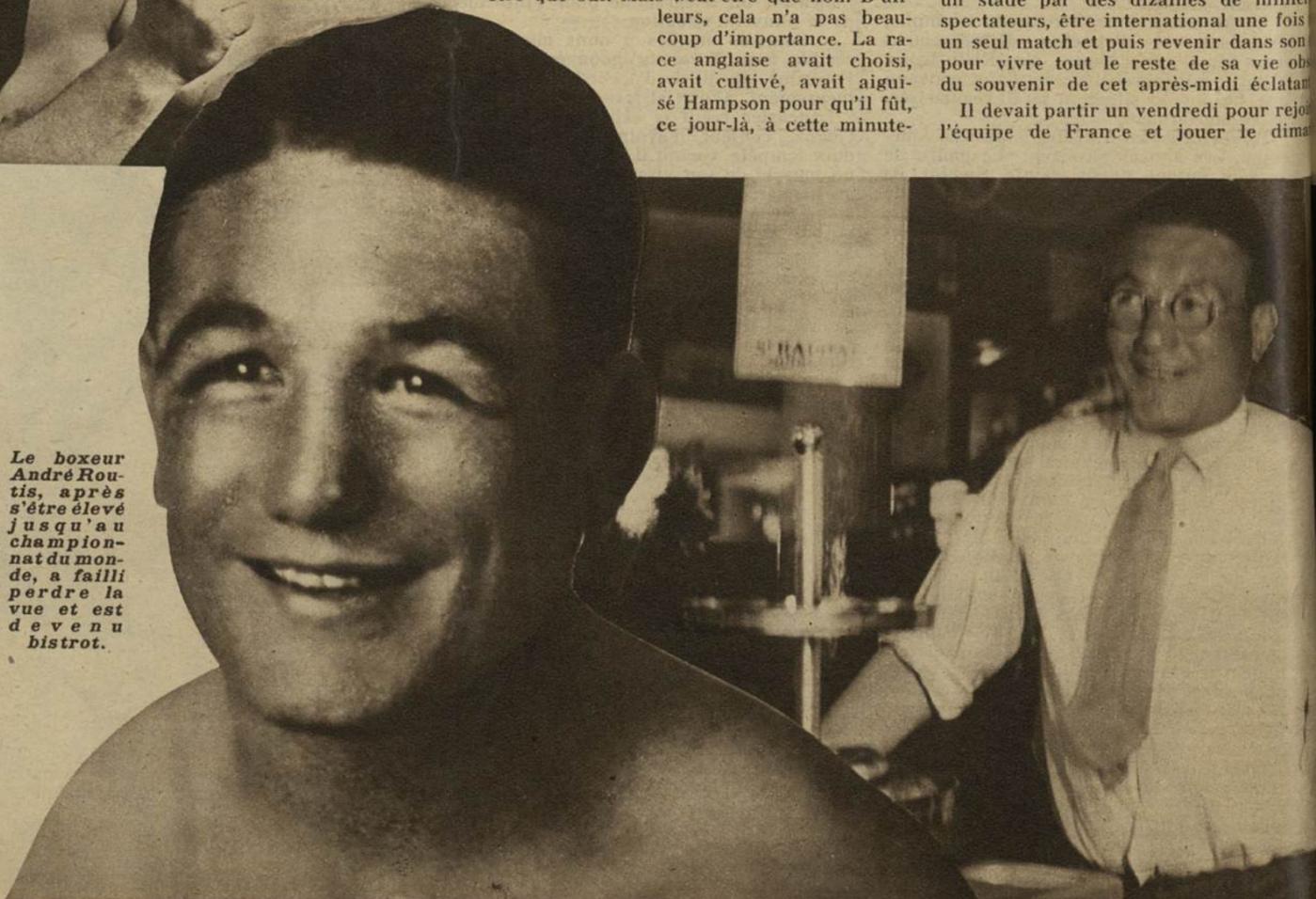
DANS le stade olympique, d'où monte une rumeur de fête, mille jeunes gens défilent précédés de drapeaux. Ces mille-là représentent la force toute pure, le talent corporel sélectionné par des générations opiniâtres, par une culture chaque jour plus raffinée.

Pendant quatre ans, chaque nation du monde attend cette heure où elle pourra, avec les quelques dizaines des siens qu'elle a choisis, étaler la vigueur de son sang et la mesurer victorieusement aux autres.

L'athlète est sur la ligne de départ. Il connaît sa responsabilité. Il sait que l'espoir d'un pays repose dans ses réflexes, dans le fonctionnement parfait de ses muscles. Il sait qu'il est le fruit cueilli entre des millions d'autres et qu'on l'a cueilli parce qu'il est le plus parfait. Il est à ce moment une flamme, une épée nue ; il est la machine de précision, il est le modèle.

Que faut-il pour que, brusquement, il ne soit plus tout cela, pour qu'il ne soit plus rien ? Pour qu'il ne soit plus l'Unique, l'Élu ? Pour qu'il soit rejeté parmi les derniers des autres, pour que, en une minute, il passe sans transition de la gloire à l'oubli ?

Il ne faut presque rien : une fêlure dans l'acier vierge, un grain de sable dans l'engrenage fin, un ébranlement dans cette organisation nerveuse ; vraiment, presque rien. C'est d'ailleurs une des grandeurs de la



LA FORCE BRISÉE

contre l'Angleterre. Le jeudi, il fit une dernière partie d'entraînement avec ses camarades de club. Parmi eux, il avait un ami intime, celui qui l'avait le plus souvent encouragé et qui s'était le plus réjoui de sa sélection. A un moment de cette partie d'entraînement, notre international s'empara du ballon et prit sa course vers les buts. L'autre, l'ami, eut un réflexe de joueur, lui sauta aux épaules pour l'arrêter. Le malheur voulut qu'à cette seconde précise le nouveau héros tombât sur les genoux. Son ami ne put empêcher son élan et, des deux genoux, lui cassa les deux clavicules. Je les revois encore tous les deux au vestiaire. Le coup fut involontaire sanglotait. L'autre, debout, les deux bras inutiles pendant, regardait droit devant lui, loin, comme s'il cherchait un rêve évanoui. Il ne put jamais rejouer.

Le plus grand sauteur en hauteur que l'athlétisme français ait possédé s'appelait Lewden. Encore qu'il ne fût pas grand, il réussissait à sauter 1 m. 95. Un jour, il fut amusé à jouer au rugby avec des vétérans et fit une chute si malencontreuse qu'il se déchira un tendon. Désormais, il lui fut interdit de sauter. Il voulut essayer d'un autre sport, s'entraîna au tennis. Au cours d'un match, il reçut une balle dans l'œil avec telle violence qu'il perdit l'usage de cet œil. Rayé des cadres du sport actif, Lewden, devenu dirigeant de fédération, se contenta de continuer à accompagner, assez tristement, les athlètes quand ils vont disputer les tournois à l'étranger.

Le même accident était arrivé au joueur de tennis Laurentz, qui promettait, avant la guerre, de devenir un des meilleurs joueurs du monde. Éborgné par une balle, il ne resta plus que des rôles de second plan.

Kirschoffer fut, autrefois, le plus illustre des maîtres d'armes. Les élèves qu'il forma furent devenus champions ne se comptent plus. En pleine puissance encore, il dut subir l'amputation des deux pieds. Le maître du fleuret dut disparaître à jamais des salles d'assaut.

Et combien de joueurs de football ou de rugby qui étaient parvenus à la renommée dans leurs sports, ou allaient y parvenir, révélèrent-ils pas leur carrière brisée par un accident stupide : Chatelard, demi de mêlée du Racing Club de France en 1920 qui, le nez brisé, ne joua plus ; Huart, qui se

cassa une jambe, abandonna le rugby et s'en consola en devenant un grand chirurgien ; le célèbre gardien de buts Chayriguès, qui fut laissé pour mort dans un match contre les Tchécoslovaques, voulut rejouer quand il fut guéri mais ne fut plus désormais que l'ombre de lui-même ; le capitaine de l'équipe de France Crabos, dont tout le talent disparut après son accident à la clavicle dans un match international.

Les athlètes dont l'effort est le plus rude sont évidemment les boxeurs. Aussi est-ce parmi eux que l'on peut reconnaître les exemples les plus saisissants du destin briseur de la force. Il y a eu, en France, tout de suite après la guerre, un combattant qui se révéla de classe et dont on put croire un moment qu'il prendrait la place de Georges Carpentier vieillissant. Il s'appelait Francis Charles. C'était un poids mi-lourds, souple et rapide, robuste encaisseur et rude frappeur. Je me souviens de l'ovation qui l'entoura le soir où, à l'ancien vélodrome d'Hiver, il abattit à la seconde reprise de leur match le champion d'Allemagne s'enorgueillissant, Hans Breitentraeter. Il fut champion de France, champion d'Europe.

A ce moment, un autre boxeur, plus jeune, commençait lui aussi à percer : Young Travet. Ils étaient du même poids. On les mit un jour en présence, au défunt Cirque de Paris, je crois. Au bout de quelques rounds égaux, Francis Charles prit l'avantage. A la fin, Travet, écorché, knock-out debout, assommé, baissa les bras. L'arbitre se précipita pour arrêter ce massacre inutile. Mais il arriva trop tard. La droite de Charles était partie, frappait Travet à la hauteur de l'oreille, plus terrible sur cette tête ballante, abandonnée. Le boxeur anglais s'écroula. On le transporta à l'hôpital. Il avait une fracture du crâne et, pendant quelques jours, on désespéra de le sauver. Il vit, mais il n'a jamais pu remettre des gants de combat.

Francis Charles, lui, continua de combattre. Puis, un jour, il s'aperçut que sa vue baissait. Il commençait à être atteint du terrible mal de ceux qui ont reçu trop de coups sur les tempes, le décollement de la rétine. Il ne crut pas à son malheur, s'obstina. Mais sa valeur diminuait. Il perdait de sa vitesse, de sa précision. Battu, il ne voulut pas s'avouer fini, fit un suprême effort pour reconquérir sa suprématie passée. Le dernier match qu'il disputa fut dramatique. Les rounds se succédaient ; Charles, dominé, était martelé de coups par son adversaire. A la fin, il sanglotait dans son coin, pendant les minutes de repos :

— Je n'y vois plus rien ; je ne sais plus où je suis.

La brume devant ses yeux s'épaississait. Mais ses soigneurs, inconscients, le remettaient sur ses pieds, le poussaient vers le milieu du ring :

— Si, si ! Allez ! Bats-toi !..

Soutenu par son courage forcené, il acheva le match, battu. Le lendemain, il se réveilla aveugle. Il n'avait rien gardé, bien entendu, des bourses gagnées des années heureuses. Ce fut, d'un coup, la misère. Pendant quelques semaines, on tenta de venir en aide à la victime d'un sort si bruyamment cruel ; on organisa des soirées à son bénéfice. Puis, le temps passa. Devenu épave, Francis Charles, plein de force, mais brisé, seul dans sa nuit, essaya de vivre. Il réussit à se faire agréer comme marchand des quatre-saisons. On peut le voir tous les jours, rue Lepic. Il a un aide qui le guide, qui pèse pour lui les haricots et les tomates. Il rit parfois, il lève la tête, tend son visage aux yeux morts vers la rue enflammée.

Il n'est pas le seul à avoir connu la plus terrible des infortunes. Djamant, Youyou, boxeurs eux aussi, sont comme lui aveugles. Routis, qui fut champion du monde, n'y voit plus que d'un œil. Lui aussi avait senti le brouillard se rassembler autour de lui. Il était en Amérique. Au moment où il allait revenir en France, on lui proposa un dernier match, contre le mulâtre Kid Chocolate. Routis alla voir un spécialiste qui lui dit :

— Aujourd'hui, je suis sûr de vous sauver au moins un œil. Demain, si vous combattez, je ne réponds plus de rien.

Plus sage que Francis Charles, Routis refusa le match. Et maintenant il peut hardiment faire sa partie de belotte et aller voir boxer ses camarades de jadis.

Sam Langford mourut aveugle ; Paul Fritsch, qui fut champion olympique, renonça aux combats, comme Routis, au moment de perdre ses yeux.

L'autre maladie des boxeurs, c'est la folie. Albert Badoud, un Suisse, ancien champion d'Europe, traîne une lamentable agonie dans un asile d'aliénés. Billy Mathews, célèbre sur les rings pour son courage, l'homme que l'on abattait dix fois et qui, dix fois, se relevait, est fou, lui aussi. Lenaers, après une

série de combats-exhibitions avec Carpentier, a dû abandonner la boxe, complètement abruti.

Criqui, en Australie, rencontra un soir, devant un public passionné, le nègre Dencio. Plus Criqui frappait fort, plus Dencio ricanait. Et pourtant, à cette époque, le poing de Criqui était terrible. A chaque coup, l'autre riait. Criqui, lassé, faillit abandonner. Il se ressaisit, et, au dernier round, accabla le nègre d'une série terrible de crochets à la tête. Dencio ricanait toujours. Le lendemain, il était fou..

Et Criqui lui-même !.. Quelle étrange destinée. Il était déjà un boxeur réputé lorsque, à la guerre, il reçut une grave blessure à la mâchoire. Le visage déformé, portant constamment un appareil de métal dans la bouche, il reprit son métier et, malgré ce handicap, devint champion du monde. Quelque temps après, il combattit Dundee. Au premier round, son appareil se cassa dans sa bouche. Criqui, crachant du sang sans arrêt, tint le combat pendant vingt rounds et ne fut battu qu'aux points. Mais la punition avait été trop terrible et il abandonna la boxe peu après.

Vittet avait été champion de France. Un soir, il y a quelques années, il fut si malmené dans un combat qu'il abandonna son métier. Cette épave ne devait pas être sauvée. Devenu garde-chasse, il tua, au cours d'une discussion, un de ses collègues. Vittet est maintenant au bagne.

Épaves dont la force, le cœur sont brisés. Parfois, c'est le cœur qui brise la force. Combien de champions abandonnent le sport actif pour se marier ! Ou pour vivre en solitaires. La Grande-Bretagne eut un champion de course à pied, Liddel, qui fut champion olympique et recordman du monde des quatre-cents mètres en 1924. Quelque temps après, touché par la foi, il se fit pasteur et partit évangéliser les nègres.

Je veux finir par une histoire triste, triste pour ne pas avoir le courage, ensuite, de faire un dernier commentaire, d'ajouter une conclusion.

Il y avait un petit aviateur qui s'appelait Félix. Il était passionné de l'aviation. En sortant du régiment, il réussit à se faire engager dans une compagnie d'aviation dont la ligne s'étend jusqu'en Amérique du Sud.

Le premier jour où il prit le relais du courrier, il accrocha un arbre dans la brume et s'écrasa, en flammes, près de Perpignan. Il se dégagea, les vêtements en feu, courut trois cents mètres pour se jeter dans la mer. On le repêcha. Au bout de six mois, il sortit de l'hôpital sans visage, tordu, difforme, monstrueux, la chair ravagée par ces brûlures qui ne se ferment jamais. On avait dû lui couper les deux mains.

Il repartit pour son village des Vosges où il se survécut, soigné par sa vieille mère, avec sa maigre pension. Puis, au bout de deux ans, il envoya une lettre au directeur de la Compagnie, où il disait :

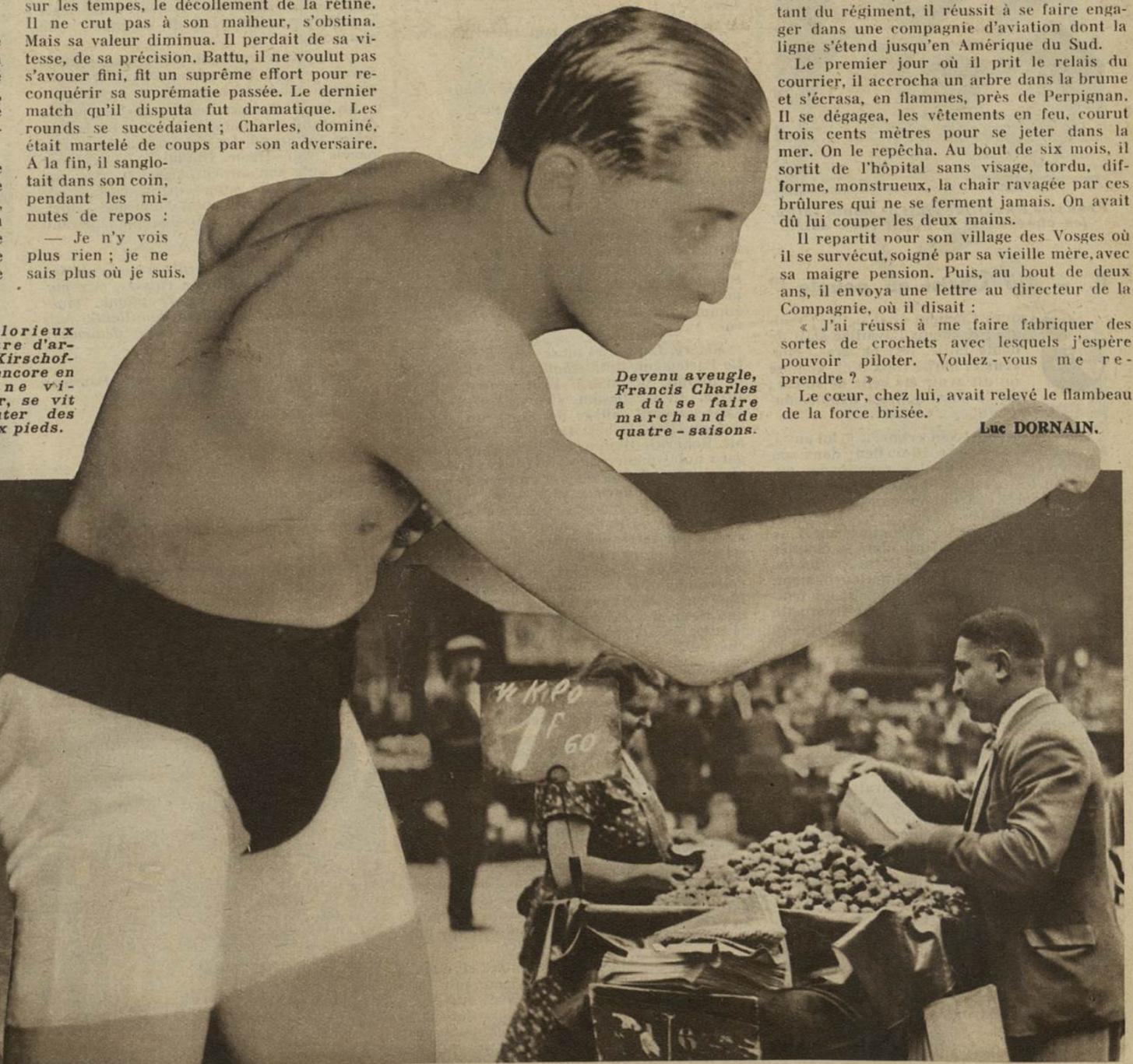
« J'ai réussi à me faire fabriquer des sortes de crochets avec lesquels j'espère pouvoir piloter. Voulez-vous me reprendre ? »

Le cœur, chez lui, avait relevé le flambeau de la force brisée.

Luc DORNAIN.

Le glorieux maître d'armes Kirschoffer, encore en pleine vigueur, se vit amputer des deux pieds.

Devenu aveugle, Francis Charles a dû se faire marchand des quatre-saisons.





TUEURS DE ROIS



François Ravailiac était de haute taille, les cheveux et la barbe roux noir.

II. — Du Christ au peuple (1)

JACQUES Clément était petit et maigre ; François Ravailiac était de haute taille, fort et gras, cheveux et barbe roux noir, comme on dit avoir été celle de Judas ; on l'a aussi appelée depuis coureur à la Ravailiac.

On sait sa vie et son crime. Il a, lui aussi, des visions. Ses yeux étincellent dans son gras visage roux quand il raconte les miracles et les prestiges dont il est le centre. Pensez-donc ! Il a « comme des sentiments de feu, de souffre et d'encens... » Une nuit, il a senti sur sa face une chose qu'il ne peut distinguer. Il se mit alors à chanter dans son lit le *Miserere* et le *De Profundis*. A toutes les cloches, minuit, lourdement, sonnait. Ravailiac chantait et « il lui semblait qu'il avait à la bouche une trompette faisant pareil son que les trompettes de guerre ».

Il est venu d'Angoulême à Paris pour avertir le roi, pour l'écartier de l'hérésie. Dans une auberge, il a volé un grand couteau... Mais il hésite encore ; il repart pour Angoulême, il brise la pointe de son couteau contre une charrette, mais la trompette de guerre sonne toujours à ses oreilles. Ah ! quelle fanfare ! Elle sonne, triomphale, et, sur la route, un calvaire de pierres, un « Exe Homo », se dresse devant lui. C'en est fait. Sur la pierre du calvaire, Ravailiac affûte son couteau, en refait la pointe et poursuit sa route vers Paris. Rue de la Ferronnerie, il joindra la voiture d'Henri IV allant vers Sully et, à la faveur d'un embarras de voiture, le tue net de deux coups de poignard.

Celui-ci eut sans doute des complices, des animateurs, bien qu'il le niât éperduement sous les brodequins de torture, sous les tenailles rougies, sous l'huile bouillante qui le firent « pâmer de douleur ». Il nia même quand ses pieds et ses mains, atta-

chés à quatre chevaux, allaient être atrocement arrachés de son corps.

En ce jour de mai 1610, sur la place de Grève, il voulut parler au peuple, mais le peuple lui cria sa haine, et Ravailiac comprit amèrement que ce peuple aimait son roi.

— Si j'avais su ! murmura-t-il.

On lui donna l'absolution « à condition », c'est-à-dire qu'il devait être éternellement damné au cas où il aurait menti dans l'interrogatoire.

Et les chevaux s'enlevèrent violemment, tirant sur ses membres qui ne voulaient pas venir. Il mourut avant d'être démembré.

Il avait signé ainsi son interrogatoire :

RAVAILIAC,

Que toujours dans mon cœur
Jésus soit le vainqueur.

■ ■ ■

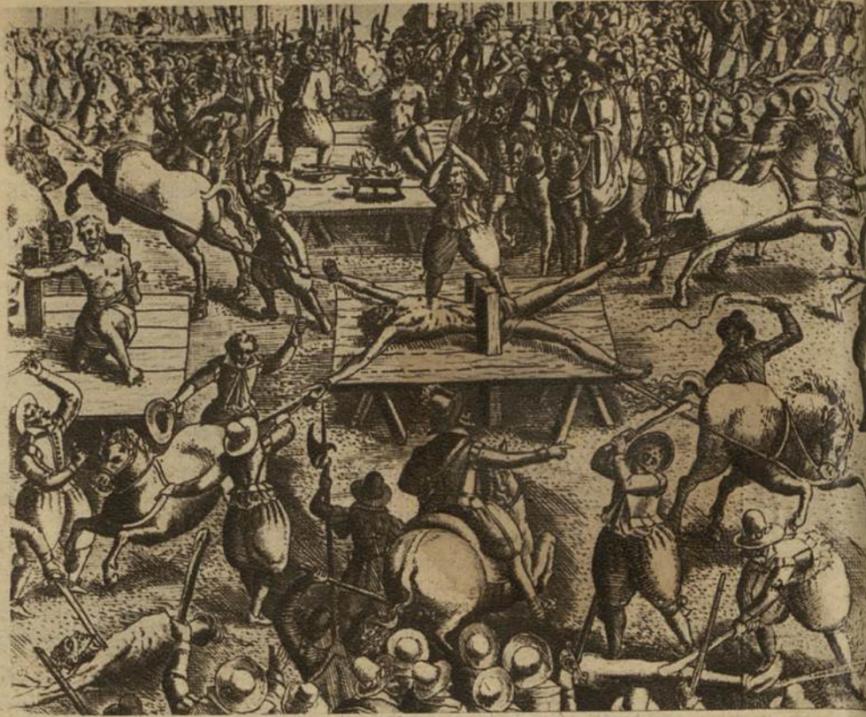
Ce n'est point, comme les autres, pour Dieu que, un siècle plus tard, un jeune homme d'Artois s'attaqua à Louis XV le Bien-Aimé et mourut dans les supplices. C'était pour sauver le peuple, pour en finir avec la grande famine et la grande misère qui étreignaient le royaume, que Robert-François Damiens, ancêtre des meurtriers « démocratiques », voulut, comme on disait à l'époque, *toucher* le roi.

Misère, famine et mort dans le royaume. Le Parlement, timidement, se fait l'écho de la plainte populaire. Brutalement, on le brise, on le dissout. Cependant, grandit, dans un petit village du Nord, un garçon indomptable, Robert Damiens, qu'on nomme Robert-le-Diable. Quel feu dans ce regard noir, quelle volonté dans ces traits du visage basané, légèrement marqué de petite vérole ! Ses cheveux sont noirs et frisés. Il est de taille haute et mince. C'est bientôt un beau valet de grande maison, le Damiens qui sert avec grâce chez de nobles seigneurs et pairs. Il sert aussi chez des membres du Parlement et il frémit avec colère quand le roi étouffe leur faible voix. Damiens a le regard toujours plus sombre que rieur, il est rigoriste, il n'aime pas les jésuites, « à cause de leurs mœurs relâchées ».

Partout, misère et mort. Damiens vit seul, quoiqu'il ait une femme et une fille. Les maîtres ne voulaient pas à l'époque que les ménages de domestiques servent ensemble. A Paris, Damiens est valet dans une maison galante, tenue par le frère de la Pompadour. Sa colère et sa pitié pour le peuple ne font que croître. La nuit, il étouffe. Fréquemment, il se fait saigner pour calmer l'agitation de son sang.

Et voici janvier 1757. Le roi est à Versailles. Sur le parc et les statues, pèse un silence hivernal. Les eaux sont gelées, les arbres mélancoliques, les allées froides et désertes. Dans l'aube glacée qui naît sur la ville royale, un jeune homme en chapeau large et belle culotte rouge du dimanche se promène, solitaire.

Il attendra encore deux aubes et deux crépuscules. Et puis, le troisième soir de janvier, il se mêle aux gardes et aux valets qui attendent le roi sous la voûte du palais. Le voici. Alors, le jeune homme au grand chapeau lève un canif et frappe le Bien-Aimé au côté droit du dos. Le coup



Même sous les brodequins de torture, sous les tenailles rougies, sous l'huile bouillante, Ravailiac nia toujours avoir eu des complices.

est si faible que Louis croit d'abord avoir été bousculé et dit en se retournant :

— Qu'est cet ivrogne-là ?

Mais, passant la main sous son habit, un peu de sang lui colle aux doigts. Il crie alors :

— Qu'on l'arrête ! Qu'on ne le tue pas !

Damiens aurait pu fuir. Il reste immobile. On le saisit, on le fouille. On trouve sur lui des ciseaux, quelques louis. Avec simplicité, il dit :

— Je n'ai pas voulu tuer. J'aurais pu.

Et c'est vrai. Cependant, Louis est à peine blessé.

— Si ce n'était un roi, disent naïvement les médecins, il pourrait dès demain vaquer à ses affaires.

On juge le « parricide ». Et, pendant des jours, dans le secret de la chambre des tortures, juges serviles, pairs choisis, prêtres, bourreaux veulent lui faire dénoncer ses complices. Le garde des Sceaux Machault lui brûle lui-même le gras des jambes avec des pinces rouges et le bourreau lui tourne jusqu'à huit coins de brodequins, broyeurs d'os et de volonté. Mais le petit paysan d'Artois dit simplement de son acte :

— Je l'exécutai seul, parce que, seul, je l'avais conçu... Mon principe, ce fut la misère qui est au trois quarts du royaume.

Au mois de mars, le supplice, au milieu d'un grand concours de peuple. Et, là, Damiens fut grand. Le voici à genoux, sur le parvis Notre-Dame. On lui lit la sentence dans toute son atroce précision, avec son énumération de supplices, sa cascade de tortures plus effroyables l'une que l'autre. Damiens est aussi impassible que le héraut qui proclame l'arrêt :

Le condamné sera brûlé à main droite, tenaillé aux jambes, aux cuisses, aux mammelles, avec versement de plomb fondu dans les plaies et d'huile bouillante, puis rompu, tiré à quatre chevaux, démembré et brûlé.

Alors, quand fut finie la lecture, Damiens hoche seulement la tête et dit :

— LA JOURNÉE SERA RUDE...

■ ■ ■

Je ne sais ce que fut Damiens, mais les chroniques de l'époque nous ont rapporté ces quatre mots presque sublimes : « La journée sera rude ». Elle le fut.

Il n'y eut pas assez de quatre chevaux pour écartier Damiens. Il en fallut six. Des femmes moururent de saisissement devant l'horreur du supplice. Damiens gémissait :

— Seigneur, donnez-moi force et courage !

Un procès-verbal de l'époque raconte : « Les membres, d'abord, n'ont pas voulu céder à l'effort des chevaux. Et le bourreau lui-même était monté à l'Hôtel-de-Ville demander qu'on lui permit de « donner un coup de tranchoir aux jointures ».

On lui fit reproche de sa pitié envers le régicide. A la nuit, seulement, les deux jambes et un bras furent emportés d'abord. Il resta un bras qui fut détaché ensuite. Damiens vivait encore. Il ne rendit l'âme qu'avec son dernier membre. « Alors », dit le chroniqueur, « on jeta les membres à côté du tronc. On y mit le feu par-dessus et par-dessous. Son supplice avant le feu dura deux heures et quart. Il y avait une infinité de personnes à le voir et plusieurs ont été blessées, d'autres tuées. »

(A suivre.)

G. ALTMAN.



Quel feu dans le regard noir de Damiens, dit « Robert-le-Diable » !

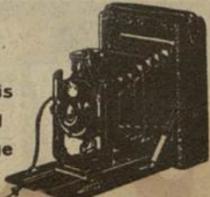


Les membres de Damiens ne céderont pas, d'abord, à l'effort des quatre chevaux. Il fallut en ajouter deux et trancher les jointures du supplicé.

(1) Voir « DÉTECTIVE » depuis le n° 197.

Sans rien verser d'avance

vous pouvez avoir pour **25 fr.** par mois notre appareil photographique "CALEB"



Calibre 6.9 pour pellicules
Au comptant **275 fr.**

Catalogue Général N° 32, gratis sur demande
COMPTOIR RÉAUMUR, 78, rue Réaumur, Paris

Vous qui avez difficultés d'affaires, d'argent, d'affection, de santé, consultez :

M^{ME} PAULETTE D'ALTY

qui transforme les êtres ainsi que les destinées troubles. C'est la personnalité la plus vraie, la mieux éclairée, et possédant un don absolument extraordinaire de savoir répondre à tout et trouver la solution de toute difficulté.
SECRET EGYPTIEN INFALLIBLE
11, rue de l'Arc-de-Triomphe, Etoile 12-52.

M^{ME} de THELES CELEBRE PAR SES PREDICTIONS. Voyante à l'état de veille. Tarots, Horos. De 3 à 7h. et p. cor. mandat 10 fr., d. nais. T. l. j., lun. exc. 74, r. Lourmel, 4^e et. dr. Métro : Beaugrenelle, Paris (15^e).

Inscrivez-vous dès aujourd'hui aux COURS par correspondance de l'Ecole Internationale de Déetectives et de Reporters Spécialisés

SESSION 1932-33

33, RUE DE MOSCOU, PARIS-8^e

BROCHURE GRATUITE SUR DEMANDE

La technique est enseignée par M. ASHELBE, Président de l'Association Internationale de Déetectives, et les cours de criminalistique sont faits par M. le Dr. E. LOCARD, Directeur du Laboratoire de Police de Lyon.

VOUS MAIGRIREZ

abatement, sans danger, par simples frictions avec composé à base de plantes avec lequel j'ai perdu 6 livres et 6 cm. en 6 jours. (Usage externe recommandé par corps médical) faisant maigrir visage, partie du corps ou corps entier. Ai fait vous faire connaître ma recette. Mme E. des ALBRETS, 5, rue Mondétour, Paris.

MONTRE-SAUTEUSE

Plus de verre
Plus d'aiguilles
75% des causes d'arrêt



absolument supprimées

La Montre la plus PRATIQUE pour L'HOMME ACTIF

LECTURE DIRECTE

Métal chromé 30 frs

Antimagnétique 35 frs

GARANTIE 10 ANS

Envoi contre remboursement.

USINES E.V. LYNDA

MORTEAU (près Besançon)

Dépôt à Paris : 75, rue Lafayette, 75



UN AVIS DÉSINTÉRESSÉ

On nous écrit : **J'AI MAIGRI EN 1 MOIS DE 8 KILOGS sans rien absorber**

Recette facile sans danger donnée gratis en citant ce journal, pour maigrir entier ou amincir et affermir bajoues, hanches, chevilles, seins lourds et volumineux, etc...
Mme A. Mirande, 75, rue Lafayette Paris

Vente directe du fabricant aux particuliers

Prix franco de douane. Fr. 37.- Fr. 60.- Fr. 100.-
100,000 clients par an — 20,000 lettres de remerciements
Demandez de suite notre catalogue franco gratuit.
Meinel & Herold, Klingenthal (Saxe) 633

SPORTIF

Co Chronographe en bracelet ou en montre de poche au choix, vous permet d'avoir l'heure exacte, de prendre le temps au 1/5^e de sec. Garanti 6 ans. Envoi contre remboursement

30.
Antimagnétique 35.
Prime à tout acheteur : un superbe briquet semi-automatique, valeur commerciale : 20., ou bague or contrôlé. Bracelet-montre, plaqué or ou argent : 30.
Fab. E.V. LYNDA - Morteau près Besançon
Dépôt à Paris : 75, Rue Lafayette

7 fr. le CENT Copies d'ad. et gains suivis à CORRESPONDANTS 2 sex. p. lois. Étab. T. SERTIS, Lyon.

IL VOUS FAUT UN APPAREIL PHOTO...

VOICI POUR VOUS 2 CHEFS-D'ŒUVRE FRANÇAIS

OBJECTIF ANASTIGMAT HERMAGIS

Chacun sait que la valeur d'un appareil photographique est en raison directe de la qualité de son objectif et que le meilleur de tous est sans contredit l'objectif Anastigmat.

Nos appareils sont munis chacun d'un Objectif ANASTIGMAT supérieur de la célèbre marque HERMAGIS qui fouille les ombres et donne aux plus petits détails un relief et une netteté sans égal.

CHOISISSEZ parmi ces deux appareils celui que vous préférez. Nous vous garantissons que vous n'éprouverez jamais aucune déception dans vos prises de vues : portraits, paysages, panoramas, qui seront d'inoubliables souvenirs.

Une notice donnant explicitement toutes les indications pour réussir infailiblement par tous les temps, tous clichés, est livrée avec l'appareil.

FOLDING 6 1/2 x 9

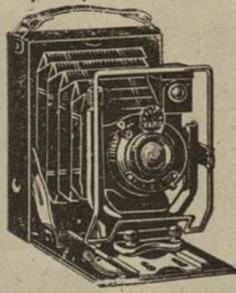


Appareil pratique pour les amateurs les plus exigeants, permettant l'emploi de pellicules et possédant une optique extra-lumineuse. Il répond à tout ce qu'on demande grâce à son objectif Anastigmat F 6,3 Hermagis « Magir ». Corps métallique beau gainage cuir, soufflet peau, arrêt automatique à l'infini. Viseur clair tournant et viseur iconométrique. 2 écrous de pied, obturateur faisant la pose, la 1/2 pose et l'instantané du 25^e au 100^e de seconde. Un dispositif spécial pour l'emploi de la PLAQUE PHOTO est livré avec un léger supplément de 25 francs.

Payable 25 francs par mois
375 FR.

L'Appareil choisi est livrable immédiatement aux conditions ci-dessous :

FOLDING 9x12 à plaques et à films



Pour Cartes postales, Portraits, Paysages, etc. Permettant l'emploi soit de plaques, soit de pellicules en blocs-films au gré de l'opérateur. Gainage et fabrication soignée, soufflet peau, chariot à pincettes, porte objectif en U, mise au point par crémaillère avec échelle graduée pour les distances, grand viseur clair tournant, 2 écrous de pied, objectif Anastigmat F 6,3 Hermagis, glace dépolie avec capuchon, obturateur permettant la pose, la 1/2 pose et l'instantané du 25^e au 100^e de seconde avec propulseur métallique. Livré avec 3 châssis.

Payable 30 francs par mois
395 FR.

BULLETIN DE COMMANDE

Veuillez m'adresser l'Appareil Folding au prix de... frs que je paierai par traites mensuelles de... fr., la 1^{re} à la réception de l'envoi et les suivantes de même somme jusqu'à complet paiement. Au comptant 10 0/0 d'escompte. Les frais d'expédition sont à ma charge et je paierai 1 fr. par quittance pour frais d'encaissement.

Signature :

Nom
Prénom
Adresse
Ville Dépt.....

Demandez le catalogue gratuit

L'ECONOMIE PRATIQUE S.A.
15, RUE D'ENGHEN, PARIS. XE

AVIS

Le Déetective ASHELBE reçoit tous les jours de 4 à 7 heures.

34, rue La Bruyère (IX^e) - Trinité 85-18

IL FAUT MAIGRIR

sans avaler de drogues, pour être mince et à la mode ou pour mieux vous porter. Résultat visible à partir du 5^e jour. Ecrivez en citant ce journal, à Mme COURANT, 98, boulevard Auguste-Blanc, Paris, qui a fait vous envoyer gratuitement recette simple et efficace, facile à suivre en secret. Un vrai miracle!



MONTRE-BRIQUET

estampillé semi-automatique garanti 10 ans **50 f**

même mod. sans montre Envoi contre rembours. **10 f**
Fabr. E.V. LYNDA, MORTEAU près Besançon

Dépôt à Paris : 75, rue Lafayette.

Les Livres du Jour

MARYSE CHOISY

Le VEAU D'OR

nrf

Librairie Gallimard
45, rue de Boulogne

Le livre le plus courageux de la saison, par ses révélations scandaleuses



INNOVATION
104, CHAMPS-ÉLYSÉES
vous présente



AMPLIOK

Le nouveau PHONO PORTATIF qui réalise l'AMPLIFICATION INTÉGRALE sans électricité et sans lampes
Breveté dans le monde entier
démonstration permanente 104, Champs-Élysées

Le premier hebdomadaire des faits-divers

5^e Année - N° 198

1 FR. 50 - TOUS LES JEUDIS - 16 PAGES

11 Août 1933

DÉTECTIVE

La force brisée



De tous les drames qui peuvent subitement assombrir le destin des champions, il n'en est pas de plus terrible que de se sentir brutalement rayé du sport et rejeté dans la vie, comme une épave, après s'être "claqué" dans un effort surhumain.

(Lire, pages 12 et 13, l'émouvant reportage de notre collaborateur Luc Dornain.)

AU SOMMAIRE | Geôles d'outre-Rhin, par A. Drach. - Une bonne prise, par J. Castellano. - Avec les évadés du bagne, par M. Larique. - Le "Syndicat des DE CE NUMÉRO" | Souteneurs", par J. Robert. - L'éphèbe musicien, par J. Morières. - J'ai deux amours, par Roy Pinker. - Tueurs de rois, par G. Altman.